

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1759.



NEUCHATEL,  
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

---

MDCCLIX.

Home fèvre , violent , ennemi outré des plaisirs.

Loin d'ici la froide indifférence d'un *Spartiate* , si elle va à rompre les liens les plus étroits du Sang & de la Nature ! Loin d'ici la valeur éfrenée d'un *Lacédémonien* , si ce n'est qu'une fureur aveugle & fanguinaire , dont on a contracté l'habitude , par les lâchetés les plus criminelles ! Loin d'ici la prudence consommée de ces fameux Politiques , si elle est capable des plus noirs attentats ! Mépris orgueilleux des douceurs de la vie , fuiez , si vous ne savez former que des Cœurs aveuglés par la fureur , avides de fang , ardens à se venger , ennemis d'eux mêmes & de leurs semblables ; en un mot , des barbares , sous l'extérieur d'Hommes civilisés !

De tous tems les *Lacédémoniens* ont passé pour les Peuples les plus austères de la *Grèce* : Leurs Mœurs & leur Gouvernement se sont toujours ressentis de la dureté de leur caractère. Sous leurs premiers Rois , qui ne jouissoient que d'une ombre d'autorité , ils avoient vécu jusques là dans l'ignorance & dans le désordre. Cependant LYCURGUE succède à son Frère , qui paroissoit n'avoir point laissé d'héritier ; mais il remit la courone à un Fils posthume , qui nâquit bientôt après , & il se contenta de la qualité de Tuteur de son Neveu. Il travailla alors à recueillir ses Loix ,

& après bien des Voïages , il établit par la force une forme de Gouvernement différente, des Mœurs austères , qui n'auroient jamais eu lieu sans des moïens violens. Il emploïa la ruse , pour les soutenir , & il est surprenant qu'elles aient pû se conserver si long-tems.

Dès qu'un Garçon étoit né, les Parens n'en étoient plus les maîtres. On craignoit trop les sentimens de la nature, que l'on vouloit étouffer , & qu'il falloit seulement diriger. Des Magistrats , établis exprès , examinoient avec soin leur tempéramment , & si l'on apercevoit en eux la moindre marque d'une santé foible , c'en étoit assez pour qu'on les condannat à mort : On précipitoit ces innocentes Victimes d'une fausse Politique, dans un goufre situé au pied du Mont *Taigette*.\*

C'est ainsi que l'on fouloit aux pieds tout sentiment d'humanité, en ôtant la vie à d'innocentes Créatures , uniquement pour quelque petit défaut dans la configuration extérieure du Corps. C'est ainsi , & on sera forcé d'en convenir , que l'on enfreinnoit les règles les plus simples de la saine politique, en privant la Patrie de Citoïens , qui auroien pû lui être utiles , & dont l'âge auroit peut-

---

\* PLUT. Vie d'AGESIL. p. 612 & 49.

être corrigé les défauts. J'en appelle à l'expérience ; & sans sortir de *Lacédémone*, que seroit devenu l'État, si le bonheur d'AGESILAS & de *Sparte*, ne l'avoit pas fait échaper à la barbarie de ces Boureaux ? Il étoit boiteux en naissant, & d'une compléxion si délicate, que l'on désespéroit de pouvoir l'élever. Il parvint cependant jusques à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & pendant ce tems-là, quels secours ne rendit-il pas à l'Etat ?

Après cet examen, les Enfans passaient entre les mains des personnes préposées pour les élever en public. Privés de toutes les douceurs, que l'on accorde généralement à cet âge encore tendre, ils étoient assujettis, dès le berceau, à un genre de vie dur & insupportable.

Sans décider, si ce moien étoit utile en lui-même, j'y aperçois des inconvéniens. Les Enfans à cet âge pouvoient-ils supporter tant de dureté ? Mais sur-tout n'étouffoit-on point en eux, dès leur naissance, ces sentimens précieux d'amour, de respect, & de reconnoissance, que la Nature nous inspire pour nos Parens ? N'éteignoit-on pas cette tendresse paternelle, que nos Parens conservent si précieusement, & qui fait nôtre bonheur ? Sera-t-on surpris après cela de voir une *Spartiate* envisager de sang-froid le Cadavre de son Fils, tué dans une action ?

Devra-t-on marquer quelque étonnement en l'entendant dire, qu'elle l'avoit fait pour cela \* ? Atribuera-t-on à l'amour de la Patrie, ce qui n'est que l'effet de l'insensibilité, c'est trop peu, de la férocité même ?

L'âge n'aportoit aucun changement avantageux dans le sort des malheureux enfans de Sparte. Soumis à des surveillans austères, on les tenoit dans une contrainte perpétuelle. On les obligeoit à marcher à pieds nus, & couverts d'un simple Manteau, qui leur servoit à la fois d'habit pendant le jour, & d'enveloppe, ou de couverture, pendant la nuit. Le plus souvent ils faisoient leurs exercices entièrement nus. Réduis à se contenter d'un seul repas par jour, très simple & très léger, privés de toute espèce de récréation, toujours sous les yeux de leurs Maitres, tout étoit gêné, jusques à leur démarche dans les rues. On leur proposoit fréquemment des questions graves, auxquelles ils étoient obligés de répondre sur le champ & d'une manière satisfaisante, sous peine d'éprouver les plus sévères châtimens \*\*.

Delà ce caractère dur, delà cette gravité

\* ÆLIAN. Varr. Hist. L. XII. c. 19.

\*\* XENOPH. de Rep. Laced. p. 393, 394, 395. PLUT. in LYCURGO p. 46, 50, 51. CICER. TUSC. L. 2. n. 14.

pédantesque , de là cette indifférence *Laconique* , que l'on reprochoit aux *Spartiates*. Mais delà aussi ces corps sains , endurcis au travail , capables de supporter les plus grandes fatigues. LYCURGUE auroit eu raison , s'il avoit sù éviter les excès. Il ne faut point de délicatesse dans l'éducation des Hommes ; mais aussi point trop de sévérité. Il me seroit mal de faire ici le Médecin ; mais il n'est pas nécessaire de l'être , pour favoir , qu'une vie sobre & active contribue extrêmement à conserver la santé , & à augmenter les forces du corps. Une honête liberté rend aussi l'Esprit plus vif , plus libre ; elle le délie , quand il ne l'est pas ; elle le dispose au travail , & on y réussit mieux.

Mais ce n'est pas assez ; il me reste quelques traits , sans lesquels le tableau ne seroit pas achevé. La Superstition cruelle des *Spartiates* fut inventer des moiens bien étranges , pour se satisfaire. On célébroit chaque année une Fête en l'honneur de *DIANE* \* , dans laquelle on fouettoit jusques au sang tous les Enfans de *Sparte* , en l'honneur de cette Déesse. On a vû de ces victimes infortunées , expirer sous les coups en présence de leurs Parens , qui les exhortoient à souffrir

---

\* CIC. Tusc. L. II. 14. Plut. in Lyc. p. 51.  
PAUS, L. III, 16.

le nombre de coups prescrit, sans pousser un seul cri, sans doner la moindre marque d'impatience, ou de douleur.

Jamais *Sparte* ne produisit un Savant. Elle n'eut jamais ce lustre, cette célébrité; cette gloire, qui immortalisera à jamais la République d'*Athènes*. Ensevelie dans l'oubli, elle ne paroîtroit pas dans la foule des autres petits États de la *Grèce*, si elle n'avoit pas sù employer toutes sortes de moïens, pour asservir ses voisins. LYCURGUE n'avoit pensé qu'aux exercices du Corps, qui servent à la Guerre. Les *Lacédémoniens* dansoient de la même manière, qu'ils marchaient au combat. Un Home\*, célèbre par plus d'un Paradoxe, voudroit rétablir dans une République toute comérçante les mêmes exercices.

Privés de ces lumières sûres, que les Sciences seules peuvent procurer, on vit les *Lacédémoniens* manquer aux règles les plus simples de la Politique. En négligeant le seul moïen, qui leur restoit, pour adoucir leurs mœurs, ils s'exposèrent à commettre les plus grands excès.

Mais s'il est dangereux de négliger, ce qui sert à cultiver l'Esprit de la Jeunesse, combien n'est-il pas pernicieux de ne prendre aucun soin de former leur Esprit, pour les Vertus

---

\* ROUSSEAU, Lettre de M. d'ALEMBERT.

douces & sociables? C'est ici le reproche le plus grave que l'on puisse faire aux *Spartiates*. On voit parmi eux peu de sentimens d'honneur, peu d'amour pour la vérité, & presque aussi peu de respect pour les sentimens de la droiture & de l'humanité. Pourra-t-on applaudir aux Leçons que l'on donoit à la Jeunesse, pour lui apprendre à dérober subtilement, & à cacher adroitement ses larçons? Pourra-t-on trouver bon qu'on enseigne à la Jeunesse à fouler aux pieds les règles de la modestie & de la pudeur? Mais c'est peu encore, pourra-t-on entendre sans horreur, que des Maîtres dressent eux mêmes leurs Disciples, à passer des nuits entières dans un Carrefour, occupés à assommer, d'une manière aussi lâche que barbare, d'infortunés Esclaves défarmés? Ce sont cependant des faits que nous atestent des Auteurs célèbres, & sur la fidélité desquels on ne peut avoir aucun doute; *Plutarque*, *Pausanias*, *Cicéron*, & d'autres.

Plus heureux que les *Spartiates*, nous connoissons mieux ce qui peut contribuer à nôtre bonheur & à celui de la Société. Mais nous serions cent fois plus malheureux, si nous ne savions pas profiter de nos avantages. Oui, nous serions cent fois plus malheureux, si nous en abusions pour nous corrompre & pour nous perdre. Nous passons nôtre en-

faïnce entre les bras de nos tendres Parens, au milieu de toutes sortes de secours, de commodités, de douceurs. Malheur à nous, si nous y contractons l'habitude de la délicatesse, d'un trop grand soin de nôtre Corps, d'un attachement excessif aux amusemens frivoles.

Nous avons dès nôtre jeunesse, tous les secours, que l'on peut espérer, pour apprendre de bone heure les élémens des Sciences, & ce qui est bien plus important, pour nous former à l'exactitude, à l'amour de l'ordre, du travail, & de la Vertu. Heureux, si n'étant pas emportés par la legéreté, ou séduits par l'amour du plaisir, nous profitons d'une occasion si favorable! Heureux, si nous ne laissons pas écouler un tems si précieux, qui s'envole, pour ne plus revenir!

Elevés dans le sein même du Christianisme, nous avons de bone-heure une conoissance parfaite de nos devoirs; heureux si nous contractons aussi promptement l'habitude de les pratiquer!



# DISCOURS

SUR

## L'EDUCATION DES ATHENIENS

*Prononcé dans la même circonstance que  
le précédent.*

**I**L n'est peut-être point de cause plus générale de la prodigieuse différence qu'il y a dans les caractères & dans les mœurs des Hommes que l'Éducation : Je n'ai pas à craindre qu'on croie que cette proposition a été amenée à propos, pour l'acomoder à la circonstance. Que l'expérience parle : La plupart de ceux devant qui j'ai l'honneur de parler, ne pourroient-ils point servir de preuves de ce que j'avance ?

Les *Lacédémoniens* durent à une éducation grossière & trop sévère, cette rudesse dans les Mœurs, cette dureté de Cœur, cette crainte de l'Injure, cette Ignorance, qui les distinguoit des autres Peuples de la Grèce. *Athènes*, au contraire, a inspiré à ses Enfans, avec une éducation douce & savante, cette urbanité dans les Mœurs, cette douceur dans le Caractère, cette Science sublime, qui l'immortalisera jamais.

De tous tems rivales & ennemies, *Spartes*

& *Athènes* se disputèrent l'Empire de la *Grèce*. L'une avoit pour elle la valeur, la fraude, & la sévérité; l'autre lui oposoit la profonde politique, la finesse, la persuasion & la douceur. L'une & l'autre eurent leur tour; elles s'affujettirent réciproquement: Peut-être n'auroient elles jamais eû de Maîtres, si elles avoient eû assés de sagesse pour se réunir.

Chacun étoit libre à *Athènes*, & come parmi nous, chacun élevoit ses Enfans come il l'entendoit. Dès leur plus tendre jeunesse, on les remettoit entre les mains des Esclaves destinés à leur Education. Que cette idée ne vous révolte pas; c'étoit les confier à des Maîtres éclairés, que leur propre intérêt atachoit étroitement à leurs Elèves. Les *Pédagogues* étoient d'anciens Serviteurs de la Maison, à la prudence desquels on confioit tout ce qu'on avoit de plus précieux.

Bientôt réunissant les avantages de l'Education publique à ceux de l'Education particulière, les Précepteurs conduisoient eux-mêmes leurs Elèves chez des Maîtres publics, où ils aprenoient à parler & à écrire correctement leur propre Langue.

Dépositaires des plus belles Connoissances, les *Atheniens* dédaignoient de chercher chez les Peuples voisins, ce qu'ils avoient abondamment chez eux. Les Langues étrangères n'étoient utiles que pour le Commerce, & on

les aprenoit facilement par l'usage . . . A l'étude de la Langue grèque, on joignoit l'application à la Musique. Quelque peu de lumières, que l'on ait sur la Musique des Grecs, il est certain que l'on ne négligeoit point ce bel Art dans l'Education de la Jeunesse. Il étoit même honteux à un jeune Home de Famille de ne pas s'y appliquer.

Dès que l'âge & les forces le permettoient, on passoit aux exercices du Corps, qui étoient d'autant plus importans chez des Peuples belliqueux, qu'ils tenoient tous à l'Art militaire. Les Combats des Athlètes, la Course, la Lutte, le Disque, ou le Palet, le Saut, l'art de lancer le Javelot, l'art de se battre à coups de poing, faisoient autant de parties de ces exercices, qui avoient leurs règles.

Ainsi on procuroit de bone-heure à la Jeunesse cette souplesse, cette force, cette agilité, qui étoient nécessaires pour réussir parmi eux. Tout auroit été bien, si le *Pugilat* ne leur avoit pas appris l'art aussi honteux que funeste de s'affomer réciproquement.

Ils combatoient le poing armé d'une Masse de plomb, avec laquelle un Athlète vigoureux renversoit un Bœuf du premier coup.

Bien différent de LYCURGUE, SOLON avoit décerné une peine contre celui des Citoyens d'*Athènes*, qui n'auroit aucune vocation. Le Commerce, l'Agriculture, le soin du Bétail,

& les Charges de la Magistrature occupoient les perſones conſidérables , tandis que le Peuple embrailloit une profeſſion mécanique. Aucune d'entr'elles n'étoit mépriſée ; chaque Citoyen quitoit ſon Champ, ſon Commerce, ſon Etabli, pour décider ſouverainement des Affaires de l'Etat. Heureux tems, qui s'écoula trop vite ! Le Commerce acumula les richelſſes, celles-ci produiſirent le Luxe, & dès lors on ne tarda guères à mépriſer les Arts mécaniques. Telles ſont les ſuites funeſtes & trop ordinaires de l'Opulence & du Luxe.

Je ne parle pas de l'Art militaire ; chaque Citoyen étoit Soldat, chacun favoit manier les Armes. Chacun ſe faiſoit une gloire de courir à la mort, quant il falloit défendre les droits, ou l'honneur de la Patrie. Au milieu du règne des Sciences & du Luxe, on a vû les *Athéniens* triompher de leurs Ennemis. On a vû, ce dont on pourroit encore douter de nos jours, on a vû, dis-je, le Luxe dans des Armées, qui ſe faiſoient redouter.

Mais ce n'étoit pas encore aſſez, pour un Peuple ſi poli, & l'on perfectionna bientôt le Siſtème d'éducation, que l'on n'avoit qu'ébauché. L'Etude ſublime de l'Art de parler occupa tous les Citoyens d'Athènes. Tous étoient Magiſtrats, & tous avoient beſoin de ſavoir parler avec force. Les ſuccès brillans de quelques Orateurs excitèrent toute la Jeu-

nessé. C'est par cette éloquence sublime, que l'on vit PERICLÈS triompher de l'envie, & introduire dans *Athènes* les Beaux-Arts. C'est elle, qui assure à ISOCRATE une réputation aussi durable que ses Ouvrages, remplis de cette dignité sublime, qui convainc par la force des choses, plutôt que d'éblouir par l'arrangement artificieux des mots. C'est par elle enfin que DEMOSTHÈNES, plus grand encore, sût arrêter les efforts d'un Prince puissant, & put exécuter lui seul, ce que toute la Grèce réunie tenta vainement. L'un sût mettre en œuvre, pour amuser & pour plaire; l'autre sût exciter le sentiment, pour toucher & pour émouvoir.

D'abord la Philosophie fut assez méprisée à *Athènes*: On la regardoit come le manteau honête d'une honteuse paresse: Mais bientôt on se désabusa. L'étroite liaison qu'il y a entre l'étude de la Rhétorique & celle de la Philosophie, les secours que celle ci prête à celle-là, ramenèrent bientôt tout le monde de cette injuste prévention. Si l'on osa jouer SOCRATE en plein Théâtre; si ce grand Home fut la victime du ressentiment des Sophistes de son tems, de ces Philosophes, qui usurpoient insolamment un Nom célèbre, qu'ils ne méritoient pas, on ne tarda pas à reconoitre son innocence, & à vanger sa mémoire. Mais PLATON parût & sa réputation  
atira,

atira, je ne dis pas *Athènes* entière, mais toute la *Grèce*, mais une partie de l'*Asie* & de l'*Europe*. L'*Académie* devint célèbre, & elle produisit une foule de grands Hommes, qui remplirent la *Grèce* de mille belle découvertes. De là sortit un ARISTOTE, dont les Ouvrages immortels furent obscurcis par les Scholastiques; mais qu'on doit regarder comme l'origine des lumières que l'on a acquises en plusieurs genres dans le Siècle passé. De là sortit un ZENON, qui fit consister dans la seule Vertu le souverain bien de l'Homme. Là se formèrent les Politiques profonds, les grands Généraux, les Artistes célèbres: IPHICRATES, CHABRIAS, PELOPIDAS, EPAMINONDAS, PHILIPPE lui-même, PERICLES & tant d'autres.

Mais je le fais; la Philosophie donna lieu à bien des écarts. Si l'Ecole de PLATON, si celle d'ARISTOTE, si celle de ZENON, ont mérité d'être célèbres, que dira-t-on de la Morale d'ARISTIPPE, qui, uniquement occupé de son Corps, ne trouvoit de bonheur, que dans les plaisirs des sens? Que dira-t-on du sauvage ANTISTHENES, de DIOGENE le Cinique, qui s'éforçoient de ravalier l'Homme? Que dira-t-on d'un PYRRHON, dont la seule Science consistoit à tout ignorer? Que dira-t-on du voluptueux EPICURE, qui ne considérant l'Homme, que pour lui-même, ne lui

faisoit envifager que fes plaisirs , fans lui préfenter jamais fes devoirs ?

Et vous sublimes Génies , Esprits fupérieurs , Philosophes , dont le nom fera immortel ! Vous même grand SOCRATE , vous docte PLATON , vous fameux ARISTOTE , parlez , à quoi vous conduifirent tant de lumières ? C'eft ici , où l'on voit clairement les bornes de l'Esprit humain. Si vous entrevîtes de loin la nature de vos Ames immortelles , pûtes vous diftinguer leur véritable destination ? Si vous aperçûtes , come au travers d'un voile épais , l'abfurdité des fentimens du Vulgaire , fur les Dieux , qu'il adoroit , à quoi vous conduifit une fi précieufe découverte ? Infortunés ! Vous vécutés dans l'incertitude & vous mourutes dans le doute !

Vertus sublimes des plus grands Homes de ces tems éclairés , vous pouvez éblouir nos yeux par vôtre éclat trompeur , femblable à celui d'une pièce fauffe. Mais qu'êtes vous au prix de celle du vrai Chrétien ? Vertus plus humbles dans le fentiment , plus folides dans leurs principes , plus excellentes dans leurs fins , plus sûres par les motifs , plus pures dans l'intention , plus parfaites par les fecours.

Mépris de la mort , conftance dans les malheur , qu'étiez - vous , peut-être , que

l'effet de la férocité, de l'orgueil, de l'insensibilité? Vous étiez tout au plus fondées sur une connoissance incertaine & théorétique. C'est du Chrétien seul que l'on peut dire sans exagération ,

*Si fractus illabatur Orbis  
Impavidum ferient ruina.*

L'Univers crouleroit sans qu'il fut allarmé.

HOR. *Lib. III. Ode 3.*

Sciences profondes & difficiles, qu'êtes-vous que des illustres Monumens de la foiblesse des Homes, si l'on ne vous raporte pas à votre véritable fin? Subtils Logiciens, Métaphysiciens profonds, Phisiciens célèbres, à quoi employates-vous votre tems, si vous ne cherchiez pas dans les divers objets de votre aplication, le seul objet véritablement digne de vous? *La Philosophie cherche la Vérité, disoit un Home célèbre; la Théologie la trouve, mais la Religion seule la possède.*

Et vous, *Mes chers Condisciples*, quel plus noble motif puis-je vous proposer? Nous sommes maintenant dans la plus vive lumière. Heureux, si éblouis, nous ne fermons pas les yeux! Heureux, si téméraires, nous ne sommes point emportés par la présomption!

Les Sciences nous conduisent à DIEU ! Est-il une fin plus noble ! L'Education lera-t-elle donc inutile ? Sera-t-elle donc négligée ? Que tous vos efforts vous conduisent à la Science, que la Science vous conduise à DIEU CREATEUR : Mais que ce soit la Parole de ce DIEU même, que ce soit la REVELATION, qui nous conduise à un DIEU REDEMPTEUR.



## AUX EDITEURS,

En leur envoïant une Description du MONT-PILATE.

MESSIEURS,

C'EST à la prière de quelques Amis, que je vous envoïe une *Description du Mont Pilate*. Quoi qu'elle ait déjà paru en partie dans le *Journal étranger*, de M. FRERON, du Mois de Mars 1756, elle mérite d'être aussi inserée dans le vôtre : Elle y appartient même de droit à divers égards.

M. FRERON, en nous donant cette Pièce, ne nous nomme pas l'Auteur : Il n'y a cependant pas à douter, que ce ne soit M. LOUIS PFIFFER, Brigadier & Capitaine aux Gardes-Suisses. Ce curieux Naturaliste a fait

une étude particulière de cette fameuse Montagne , & il ne s'est pas contenté de la parcourir d'un bout à l'autre , pour l'observer exactement ; mais il en a levé le plan , & l'a modelé en cire & en carton avec tant d'art , que les plus petits objets , pour ainsi dire , n'y sont pas oubliés. Un Curieux peut ainsi , sans se donner la peine de faire le voiage du *Mont Pilate*, le voir tranquillement dans une Sale come en Mignature , s'il est permis de se servir de ce terme.

Si je ne craignois , *Messieurs* , de rendre cette Lettre trop longue, j'aurois ici une belle occasion de parler de quelques autres Descriptions , qui ont été faites de cette Montagne ; ce sera donc pour une autre fois. En attendant j'ai l'honneur d'être , &c.

L.....



## P R O M E N A D E

A U

M O N T P I L A T E .

*Ou Description curieuse de cette fameuse  
Montagne.*

**L**E MONT PILATE est situé dans le Canton de *Lucerne*, à peu près au centre de la *Suisse*. Il comence à l'Occident du Lac de *Lucerne*, & sa Chaîne, d'environ quatorze lieues, s'étend du *Nord* au *Sud* jusques dans le Canton de *Berne*.

La *Suisse* montagneuse n'étoit guères peuplée, lorsqu'une bande de Déserteurs Romains vint s'établir sur cette Montagne. Ils lui donèrent le nom de *Mons. Fractus*; ce qui prouve qu'elle a toujours été très escarpée. Le lieu de leur habitation s'appelle encore aujourd'hui *Fract. Mund*. Les Romains y vinrent assiéger ces Déserteurs; mais ils ne purent les y forcer, quoique ces derniers n'eussent d'autre défense que de rouler des pierres. Les Romains rebutés se retirèrent dans le Canton d'*Undervald*, où leur Chef les arrêta, en disant *Hic Stans*. Ils y bâtirent un Hameau, qui est aujourd'hui le Bourg capital de ce Canton, & qui a conservé le nom de *Stans*.

La Montagne s'appella ensuite *Mons Pileatus* \*, parcequ'elle est presque toujours couverte d'une espèce de Chapeau de nuées. De là, par corruption, on l'a apellée *Mont Pilate*. Le Vulgaire, qui ne fait pas cette Etimologie, prétend que PONCE-PILATE, de désespoir d'avoir fait crucifier JESUS-CHRIST, courut jusques sur le sommet de cette Montagne, & qu'ayant trouvé un petit Lac, dont nous parlerons bientôt, il s'y noia. Il est inutile de réfuter des Contes populaires, qui se détruisent d'eux mêmes.

Le Mont *Pilate* est remarquable par sa situation. Il est isolé, & c'est la plus haute Montagne de la Suisse à certains égards. Le Mont *Titlio*, celui de Saint *Gothard* & quelques Montagnes du Pais des *Grisons* ont la cime plus élevée; mais ce sont des Chaines de Montagnes affilés les unes sur les autres, & dont la racine est fort au dessus du niveau du Lac de *Lucerne*.

Le Mont *Pilate*, dans toute sa longueur, n'est inaccessible que depuis la pointe apellée l'*Ane* jusqu'à la pointe de la *Pierre branlante*. Ces deux pointes sont distantes l'une de l'autre d'une lieüe & demi. Ce n'est que de la Description de cet entre-deux, formé par leur éloignement, qu'il s'agit ici; le reste

---

\* Le Mot latin *Pileus* veut dire Chapeau.

de la Montagne étant fort habité & très connu.

Depuis l'*Ane* jusqu'à la *Pierre branlante* on compte sept Cimes, dont voici les Noms en langue du País, & la signification en François. Je les mets de suite, selon leur situation.

<i>Der Esel,</i>	L'Ane.
<i>Ober Haupt,</i>	La Tête haute.
<i>Die Band,</i>	Les Rubans.
<i>Tomlis Horn,</i>	La Corne du Dôme.
<i>Gamsch Mattli,</i>	La Prairie des Chamois.
<i>Wider Feld,</i>	Le Champ du Bélier.
<i>Der gnap Stein,</i>	La Pierre branlante.

Cette Montagne est beaucoup plus escarpée du côté du Vent, qui amène la pluie, que du côté opposé. Mais le côté de la pluie est aussi plus fertile; les Paturages en sont plus gras, & par conséquent il est plus habité. Il y a six chemins différens pour y monter, quatre du côté difficile, & deux de l'autre. Il n'y a que trois endroits, par où l'on puisse passer d'un bout du Mont à l'autre, c'est-à-dire, de l'*Ane* à la *Pierre branlante*. De ces trois chemins, deux sont fort dangereux, & le troisième forme un si grand détour, que peu de gens le prennent. Le chemin le plus fréquenté est celui de *Brundlen*; c'est aussi le plus curieux.

Au bas de ce chemin est un Côteau rem-

pli de très belles Fraises, depuis la *S. Jean* d'Été, jusqu'à la *S. Jean* d'Hiver, lorsque la Neige ne les couvre pas. Encore en trouve-t-on sous la Neige, quand on veut se donner la peine d'en chercher.

Tous les Sapins que l'on voit en cet endroit, s'appellent *Sapins d'Abri tempête*, nom qui leur vient peut être, de ce qu'il semble que la Nature les ait mis exprès à l'abri des tempêtes. Il y en a qui présentent un couvert de cinquante pieds de circonférence; la pluie ne peut les percer. On voit souvent les Bœufs s'atrouper dessous, par le plus beaux tems du monde; mais il ne manque jamais d'arriver un Orage, un quart d'heure après.

Depuis le pied du Rocher, jusqu'à *Brundlen*, le chemin est assez praticable; on y fait même monter des Vaches, mais avec cette précaution; deux Hommes conduisent une Vache, & l'un à la tête, l'autre à la queue, lui tiennent une perche du côté du précipice, pour lui servir de garde-fou. L'on met ordinairement cinq quarts d'heure à faire ce chemin, à la moitié duquel on rencontre un Sapin peut-être unique. De sa tige, qui a huit pieds de circonférence, sortent, à 15 pieds de terre, neuf branches d'environ 3 pieds de circonférence & six pieds de long. De l'extrémité de chaque branche s'élève un Sapin fort gros, desorte que cet Arbre paroît

un Lustre parfait, garni de ses bougies. Un peu plus loin se trouve une petite haie, par dessus laquelle quelqu'un, qui n'est point acoutumé à une pareille vüe, ne peut regarder sans être éfraié. La profondeur est telle, qu'une pierre qu'on y jette met deux minutes pour arriver à terre.

*Brundlen* est la plus haute & la dernière habitation; elle est au pied d'un Rocher afreux, dont il se détache sans cesse des morceaux d'une grosseur énorme. Mais les Maisons sont situées de façon, que tout ce qui tombe roule par dessus, sans y toucher. Le paturage est admirable dans la Métairie de *Brundlen*. Elle nourrit quarante Vaches pendant cinq mois de l'année, & fournit trente brassées de foin; on n'y fauche que les endroits où les Vaches ne peuvent aller brouter, & l'on y descend les Faucheurs avec des cordes; Ils mettent l'herbe fauchée dans des filets, & la précipitent du Rocher en bas, ou les tirent en haut, par la même corde, selon sa destination. On remarque que les herbes des Prairies, qui s'y trouvent, sont toutes différentes de celles du plat Pais. On y voit des Roses sauvages, qui sont rouges & blanches, de la forme d'une chataigne. Elles sont dures; la Tige n'a point d'épines, & la Feuille, qui est d'un très beau verd, ressemble à du Mirthe. Ces Fleurs n'ont aucune odeur.

Autour des pierres écroulées croît une Plante de la hauteur de quatre pieds, qu'on nomme en latin *Napelles*, & en allemand *Isenbuetlein*, qui signifie *Chapeau de fer*, à cause que cette fleur ressemble à un Casque; c'est un poison très subtil. A quatre ou cinq pas de cette Plante, dont les Bestiaux sentent le poison, l'Herbe reste sans être broutée. Cette Fleur est d'un très-beau bleu foncé. De la touffe de ces Fleurs bleues s'élèvent quelques filets de fleurs jaunes, pareilles pour la forme, lesquelles servent de contre-poison aux bleües; l'on ne conoît aucun contre poison pour les jaunes. Il se trouve aussi des filets de fleurs blanches; mais elles sont très rares. Le poison de ces dernières est le plus dangereux. Il y a quelques années qu'un jeune Home prit de ces fleurs dans sa main, & descendit la Montagne, pour aller à une danse. Lorsqu'il fut près du lieu où l'on dançoit, il sentit sa main s'engourdir, & les jetta. Il dansa ensuite quelques heures avec une jeune fille. Comme dans ces sortes de danses l'on ne se quite point les mains, ils'échaufa de façon, qu'il comuniquea à cette Fille, par le simple atouchement, le poison dont il étoit atteint, & ils en moururent tous deux le soir du même jour. Un autre home, pour avoir mordu dans la racine, eut une heure après la tête toute enflée.

C'est encore auprès de *Brundlen* qu'on voit le petit Lac, dont il est parlé dans plusieurs Livres, & où l'on prétend que *PILATE* perdit la vie. Il fust, dit-on, d'y jeter des pierres pour exciter un orage. Le fait est faux; mais il est certain, que presque tous les orages se forment sur ce Lac. Ils comencent par une petite vapeur, de la grandeur d'un Chapeau, qui va se coler contre le Rocher voisin du Lac, & beaucoup plus élevé. Quand cette vapeur passe par dessus le rocher, ce qui est rare, elle se dissipe; mais ordinairement elle y reste atachée, & s'agrandit à vus d'œil. A mesure qu'elle augmente, elle descend, se change en nùée fort noire, & occasioné des Tonnerres afreux. Ceux qui sont sur le sommet de la Montagne voient l'orage sous leurs pieds; mais ils n'en font pas plus en sûreté, la foudre, par un mouvement particulier, tendant alors en haut, aussi bien qu'en bas. Les Bestiaux & les Homes n'ont d'autre ressource, que de gagner les Antres des Rochers, où le Tonnerre n'entre jamais; il est repoussé par le Vent considérable qui sort de ces Antres.

Ce petit Lac est d'une profondeur si grande, qu'on n'a pas encore pû trouver le fond. Il a trente huit pieds de circonférence. Sa forme est alongée & si étroite, qu'on le saute aisément. L'eau en est noirâtre & fort tran-

quile ; ainsi il y a grande apparence que ceux qui en parlent come d'un goufre , où l'eau tourbillone , ne l'ont jamais vû. Il est faux de même qu'il soit placé au fomet de la Montagne. C'est dans un Bois de Sapins qu'il est situé , & le plan le plus élevé des Arbres est de 80 toises plus bas que le fomet.

Directement au dessus de *Brundlen* , à cent toises à peu près d'élevation , on voit au milieu du rocher , qui panche en dehors , & qui est d'une pierre noirâtre , l'entrée d'une Caverne , où est une Statue , qu'on nomme *Dominique* : Elle est de pierre blanche , & paroît avoir trente pieds de haut. On distingue facilement la figure d'un home , acoudé sur une table , les jambes croisées , & qui semble garder l'entrée de cette Caverne.

L'on a tenté inutilement de parvenir à cette Statue. Un nommé *Hueber* est fort célèbre dans le País par les chemins qu'il a pratiqués depuis le rez-de-chaussée , jusqu'à *Brundlen* , & par son aventure tragique. Ne pouvant grimper depuis le pied du Rocher jusqu'à la Statue , il se fit descendre du fomet avec une longue corde. On le laissa ainsi couler jusques vis-à-vis de la Caverne ; mais come le Rocher fuit en dessous , desorte qu'il forme une espèce de cône renversé , *Hueber* eut beau se balancer , il ne pût atteindre l'entrée. Il se fit remonter , & assura que la

Statue étoit trop bien faite , pour être regardée come l'ouvrage fortuit de la Nature. Il prit une perche , qu'il arma par le bout d'un crochet , au moien duquel il espéroit s'approcher de la Caverne ; il se fit donc descendre une seconde fois. Cette nouvelle tentative fut plus malheureuse encore. Come il ne pouvoit parvenir au rocher , & qu'il tournoit toujours , la corde , fatiguée du poids qu'elle portoit , se cassa ; *Hueber* tomba & fut mis en pièces.

Les Gens raisonnables pensent , que cette Statue n'est autre chose qu'une pierre blanche , qui s'est trouvée naturellement à l'entrée de cette Caverne noire ; & que les Romains se font plû à la tailler & à lui donner une forme humaine. Come l'expérience prouve que le terrain s'écroule tous les ans , on présume encore , qu'en ce tems là , loin d'être escarpée , come elle l'est aujourd'hui , la Montagne étoit en talus jusqu'à cette pierre.

Les Cimes qui dominant *Brundlen* , sont le *Wider-Feld* & le *Gämsch Mattli*. Il est impossible d'aller de l'une à l'autre. On monte aisément sur la première ; mais pour monter sur l'autre , il faut escalader un rocher d'environ soixante pieds , placé sur le bord d'un des plus profonds précipices. C'est cependant le passage le plus fréquenté , pour passer la Montagne.

Sur la droite de *Brundlen* est l'*Ober-Alp*, qui nourrit soixante Vaches. Le terrain en est assez plat & très marécageux, par les débordemens du petit Lac. C'est la meilleure Métairie de la Montagne.

Avant l'Année 1735, *Brundlen* & l'*Ober-Alp* étoient au premier occupant, parce qu'il étoit presque impossible d'y faire monter les Bestiaux.

L'ancien chemin de l'*Ober-Alp* subsiste encore; il est taillé dans le roc, en forme de lacet, de la hauteur de cent toises. Deux Homes, qui s'y rencontrent, ont de la peine à s'y croiser, & celui qui monte voit, en regardant en l'air, la moitié des femelles de celui qui descend.

Il est inconcevable comment des Vaches pouvoient y grimper. Cela s'appelle cependant la chauffée, & un Home en descend portant trois fromages, qui pèsent au moins cent trente livres.

Depuis 1735 que *Hueber* a taillé le chemin de *Brundlen*, les terrains de ces deux Métairies sont devenus très chers.

L'*Ober-Alp* est dominé par la pointe de la *Pierre branlante*. Cette Pierre, qui est au fomet, déborde un peu le rocher, & paroît menacer de tomber; mais, vû son assiette, cela est impossible, à moins qu'il n'arrivât un tremblement de terre violent. Elle est de

la grosseur d'une Maison. Quand on a la hardiesse de se coucher dessus, & d'avancer la tête en dehors, elle branle si prodigieusement, qu'il semble qu'on va crouler avec elle. En 1744, elle cessa de branler, & l'on s'aperçut en 1750 que cela venoit d'un petit Caillou, qui étoit tombé dans une fente. Un Home, avec une perche, au bout de laquelle il avoit ataché un gros Marteau, fit sauter le caillou à force de fraper contre, & depuis ce tems-là la pierre a repris son mouvement d'oscillation. Entre cette pointe & le *Widerfeld*, on trouve les Plantes & les Fleurs les plus rares & les plus belles. On diroit que la Nature s'est plû à les placer dans les endroits les plus inaccessibles, & où il y a le moins de Terre, puisqu'il y en a même, qui ont leurs racines dans le roc.

Sur la gauche de *Brundlen* est la grande Métairie de *Castelen*. Elle nourrissoit en 1738 180 Vaches; mais en 1739 elle croula avec une grande partie de ses Bestiaux. Toute la terre se glissa de dessus le roc, & un gros morceau de rocher s'étant détaché de la *Corne du Dôme*, se brisa dans sa chute, en cailloutage, qui couvrit ce terrain immense. Cependant, depuis 1744, le Vent y a rapporté beaucoup de terre, & il y revient peu à peu des quartiers de gazon. Depuis que ce terrain est inculte on en a négligé le chemin,

de

de forte qu'on s'y égare souvent en le cherchant, & que l'on se trouve engagé dans des pas, d'où il est impossible de se tirer, & où il n'est permis ni d'avancer ni de reculer.

Il y a bien un chemin de *Brundlen* à *Castelen*; mais il est très dangereux; il s'y trouve une traverse de 15 toises en terre rouge, qui est presque à pic, de sorte que le terrain fuit sous vos pieds: L'on n'y passe qu'en courant très vite de côté, & malgré cela l'on descend avec le terrain si bas, que c'est tout ce que l'on peut faire que d'attraper le coin de l'autre bord; si on le manque on est perdu; c'est ce qui fait que peu de gens vont à *Castelen*; c'est cependant le terrain le plus curieux du Mont *Pilate* pour les Pétrifications, & le plus abondant pour la chasse.

Le Gibier qui s'y trouve consiste en Bar-tavelles, Cocqs de bruières, Chamois, Chevreuils & Bouquetins. Il y a cinq ou six Chasseurs, qui partagent tout entr'eux, & qui sont nouris gratis dans toutes les Cabanes qu'ils rencontrent. Comme le Gibier qu'ils tuent roule ordinairement dans les précipices, les Habitans, qui le trouvent, sont très fidèles à le leur rendre; ce qui leur ménage beaucoup de chemin; sans cela il leur faudroit souvent faire trois ou quatre lieues pour aller ramasser une pièce, qu'ils auroient tuée à vingt pas d'eux. L'avidité du gain, qui

a percé jusques dans ces Montagnes , fait souvent périr ces Chasseurs , lorsqu'ils ont descendu par des rochers a pic , sur lesquels ils ne peuvent plus remonter. Ils ont alors recours à un expédient, qui fait frémir & qu'on aura peine à croire , quoique la chose soit véritable. Ils se font , avec leurs Couteaux des entailles dans les pieds & dans les mains ; en aplicant ces membres contre le Rocher , le sang se fige , & fait une colle assez forte pour les soutenir ; s'ils y laissoient même la main trop long-tems , ils auroient de la peine à la détacher. Avant que d'arracher une main, ils collent l'autre , & se font ainsi , aux dépens de leur propre sang , des échelons d'une nature nouvelle & bien éfraiante.

Les Chamois s'atroupent dans les fonds des endroits les plus escarpés , au nombre de douze ou de quinze. Ils mettent des sentinelles sur les pointes , pour découvrir de haut en bas. Lorsqu'un Chasseur tue une sentinelle , & qu'elle reste sur la place , le troupeau s'enfuit ; mais lorsque la sentinelle tombe en dehors , tout le Troupeau court après & se précipite. Quelques uns s'acrochent alors par les cornes , mais la plupart tombent morts ou éreintés.

Lorsque le Chamois est dans des endroits où le coup de Carabine ne peut atteindre , on roule des pierres pour le faire descendre &

des Chasseurs tournent pour gagner la hauteur, tandis que d'autres gagnent le bas, pour le prendre entre deux feux. Alors, si on le manque, l'animal veut remonter, & en se pendant à ses cornes, il fait des sauts en arrière d'environ deux toises d'élévation. Quand le terrain ne lui offre rien, où il puisse placer ses pieds, il a l'adresse de s'acrocher de nouveau, & fait jusqu'à trois sauts; mais il est sans exemple qu'il en fasse quatre.

Dans la Métairie de *Castelen*, il coule un petit ruisseau nommé *Soultz*; l'eau en est un peu salée & très pétrifiante; les Chamois y vont boire de préférence, & l'on en tûe beaucoup sur les bords.

Les Cimes, qui dominent *Castelen*, sont la *Corne du Dôme*, les *Rubans* & la *Tête haute*. L'on ne peut, de *Castelen*, monter à aucun de ces sommets, & l'on ne peut aller sur la *Corne du Dôme*, que de la *Prairie aux Chamois*.

Le Rocher des *Rubans* s'appelle ainsi, parce qu'il est étroit & fort long, & que le Rocher ressemble à des ondes moirées. Toute cette longueur est come une arrête, & tranchante come un couteau; l'on n'y peut aller.

La *Tête haute* est de figure renversée. Le chemin en est très difficile, & pour y aller, il faut passer de l'autre côté du Mont, par le *Trou aux Cerises*, appelé ainsi parce qu'il est toujours plein de noiaux de Cerises, qui y

font aporés par les Corbeaux. Ce trou est come un tuiau de Cheminée, & traverse la Montagne. En y entrant du côté de *Castelen*, il faut être deux pour s'aider l'un l'autre. Il se trouve à l'entrée une marche de dix pieds de haut, où un home ne peut monter seul. De plus, un Home seul est souvent presque passé dans le trou, qu'il reglisse, parce qu'il est trop large pour que l'on puisse s'y cramponer. Ceux qui y descendent s'y laissent glisser, mais il faut adroitement atraper en bas une petite pointe de rocher, qui sert à se retenir, sans quoi l'on se précipiteroit d'un côté ou de l'autre. Ce passage, qui est très périlleux, depuis que la Métairie de *Castelen* s'est écroulée, ne sert plus qu'aux Chasseurs.

La façade du *Mont Pilate* est si escarpée, que l'on n'y trouve que la seule Métairie de *Treyen*, qui ne contient que cinq Vaches; encore faut il un Home à chaque Vache, pour veiller sur elle, tandis qu'elle broute; ce qui souvent ne l'empêche pas de tomber. On parle come d'un prodige d'un Chamois qui traversa une fois cette façade.

La Cime de l'*Ane* est dans le milieu. Au dessous de l'*Ane* est la source du *Torrent de la Poussière*, nommé ainsi parce que ses Cascades sont si élevées, que l'eau en tombe en forme de poussière. L'on ne peut parvenir à sa source; mais l'on peut descendre au

deffous de l'*Ane*, de près de six toifes, & l'on voit alors cette source, à deux toifes au deffous de foi, fortir en bouillonnant d'un plateau de rocher. Ce passage est terrible, & pour y descendre, entre la *Tête haute* & l'*Ane*, il faut passer sous une Voute de neige éternelle. La montée de l'*Ane* est assez bonne, mais elle fait trembler. Il s'y trouve un tournant à la pointe de la Cime, d'où l'on voit perpendiculairement dans le Lac de *Lucerne*, qui est au pied de la Montagne. L'*Ane* est de 1403 toifes au deffus du niveau de la Mer. Il tiendroit bien cinquante perfonnes sur lui; mais, quoique ce terrain foit assez grand, on y éprouve une certaine horreur, en ne voiant plus rien autour de foi, & il semble qu'on foit en équilibre sur le haut d'une perche. Il croît sur cette Cime une petite fleur rouge, que l'on ne trouve point ailleurs, & dont l'odeur est très forte, mais agréable. Ceux qui y vont ne manquent pas d'en cueillir, pour prouver qu'ils y ont été.

Le revers du *Mont-Pilate* est bien moins escarpé que le côté dont nous venons de parler. On y trouve un chemin qui monte en droiture, depuis le Lac, jusqu'au pied de l'*Ane*. C'est par conséquent le plus court. On met six heures à y monter. On est enfermé jusqu'en haut dans des Bois ou des Rochers fort pratiquables, & l'on se trouve

sur la crête de la *Tête-haute*, sans s'en douter. Le premier mouvement de tous ceux qui ne font point prévenus, est alors de se jeter ventre à terre. Quoique la Montagne soit de ce côté là moins escarpée, elle y est cependant plus déserte; les paturages y sont plus secs; il y a plus de Bois, plus de Marais, & l'on n'y trouve que quatre Habitations, dont les Habitans sont aussi beaucoup plus sauvages.

La Métairie de *Matt* est située au pied intérieur de l'*Aue*. Elle nourrit quinze Vaches. A vingt toises au dessus de *Matt* sont deux bouts d'Arbres pétrifiés, qu'on présume avoir été des Chênes. Ce qui prouve encore que ce n'est que le laps de tems, qui a rendu ce côté si sauvage, c'est qu'aujourd'hui l'on ne trouve plus d'Arbres à cette hauteur là, pas même des Sapins.

La Métairie d'*Ober-Fraet-Mund* est située au dessus de la *Corne du Dôme*, & nourrit trente Vaches. Le chemin qui y conduit comence à l'un des bouts du Lac de *Lucerne*, au Port d'*Alpnach*; c'est le meilleur chemin, mais le plus long.

La Métairie du *Dôme* est presque au sommet de cette *Corne*; elle n'a que sept Vaches. C'est la plus élevée de toutes. On voit tout auprès un petit Lac, qui sert d'abreuvoir; il n'est pas plus grand qu'une Table de quinze Couverts, & peu profond. L'on monte par

ce côté là , avec assez de facilité , sur la *Corné du Dôme* , où l'on trouve plusieurs fleurs inconnues , & fort belles.

Au dessous de la *Métairie du Dôme* , commence le *Chemin du Trou de la Lune*. Ce Chemin n'est pas si éfraiant que les autres , parce que le Précipice n'a gueres plus de 80 toises , & qu'on voit un Rocher tout vis à vis , qui borne la vûe ; mais le marcher en est assez difficile , en ce que l'on est obligé d'y cotoier un talus , presque perpendiculaire , & couvert de cailloutage , qui roule sous les pieds. Il y a aussi quelques Crêtes de Rochers à passer , & des bouts de Gazon si droits , qu'on ne peut se tenir qu'à l'herbe qu'on arracheroit , si on s'y tenoit trop fort. Ce chemin a une bone demi-lieüe. La Montagne est entièrement déserte de ce côté-là ; il ne s'y trouve que quelques Chèvres.

Il sort du *Trou de la Lune* un Ruisseau qui se précipite à la sortie du trou. Il faut faire une dizaine de pas dans ce Ruisseau , sur un sol fort glissant ; parce que cette eau laisse une mousse au rocher ; mais ce pas n'est point à craindre , quand on porte des souliers du Pais , & que l'on y est acoutumé.

L'entrée du *Trou de la Lune* a quatre pieds de large , sur dix de haut. Il n'y a personne qui ne soit saisi d'épouvante à cette entrée , où l'on sent un froid mortel. Plusieurs Mon-

gnards ont essayé de pénétrer cet Antre ; mais la peur & la fatigue les ont toujours rebutés. C'est en 1752, qu'on est parvenu à y entrer assez avant, pour être assuré que la Montagne est percée d'outre en outre, & que l'ouverture opposée est celle de la Statue de *Dominique*, au dessus de *Brundlen*. L'on va tâcher de décrire à peu près les hauteurs & les largeurs de cette Caverne.

L'on voit à l'entrée une Voûte de la grandeur de la *Place des Victoires à Paris*. Le fond est rempli de pierres, entassées les unes sur les autres, qui se détachent de la Voûte. Il y a une rüe à gauche en entrant, de trois pieds de large, & une autre pareille en face, au fond de l'entrée. C'est de cette dernière rüe que sort le Ruiffeau.

Quelqu'un qui resteroit là un quart d'heure dans l'inaction y geleroit, tant il y fait froid. Nous y allâmes au nombre de sept personnes, munis de Flambeaux, de Lanternes, de Cordes & de petits Arbres, pour y faire des Ponts. Trois personnes prirent par le chemin à gauche, & quatre par celui qui est en face : J'étois parmi ces derniers ; ainsi c'est du chemin qui est en face que je parlerai.

Ce Chemin a 4 pieds de large & 6 de haut. A 6 toises en avant est un creux d'Eau, large de 8 pieds, très profond : Il faut monter là une chûte d'Eau de cinq pieds,

Nous y fîmes un Pont avec deux Arbres, & lorsqu'un de nous fut monté, on lui allongea les Lanternes au bout d'une perche. Au haut de la chute d'Eau la rüe s'élargit, mais elle n'a que deux bons pieds de haut; de sorte qu'il faut passer le long de l'Eau à quatre, la longueur de dix toises; après quoi on trouve une place de vingt pieds en quaré, & élevée. Il se présente ensuite une rüe de cinq pieds de large, très haute, de la Voûte de la quelle nous vîmes tomber quelques petites pierres. Il y en a qui tiennent si peu, qu'un soufle peut les détacher. En cet endroit les trois Homes, qui avoient pris à gauche, nous rejoignirent, & descendirent d'une fenêtre. Les petits tournans qu'ils avoient rencontrés les avoient obligés de laisser leurs Arbres en chemin. Nous enfilâmes de là une rüe élevée; nous vîmes une pierre très grosse, qui menaçoit nos têtes. Il falut sacrifier un de nos Arbres, pour l'étaïer, & il ne nous en resta plus que deux. Au bout de cette rüe est une Cascade très fournie d'Eau, & haute de dix pieds. Nous fûmes encore obligés de scier nos Arbres, qui étoient trop longs, & les aiant dressés, le plus hardi y monta le premier: Nous avions abandonné nôtre perche, qui nous gênoit, & qui nous étoit d'un si grand secours pour nos lumières.

Nous jettâmes plusieurs fois nos flambeaux alumés à celui qui étoit monté ; ils s'éteignoient , & il nous les rejettoit ; à la fin, il en atrapa un alumé. Alors nous grimpâmes tous , à moitié noyés par l'Eau , qui nous entroit dans les Oreilles.

La Voûte étoit si basse , qu'il nous fut impossible de monter non Arbres. Nous trouvâmes à quelques pas de là un passage si peu élevé, qu'on s'y écorchoit les reins, en se traînant sur le Ventre. Lorsque nous l'eumes passé , nous fîmes halte , avec du Pain & du Vin , que nous avions attachés à nôtre cou , & que nous eumes bien de la peine à voiturer jusques là. Tout en bûvant , nous fîmes réflexion aux dangers que nous avions courus , & à ceux que nous aurions à courir pour le retour. Il n'y en avoit aucun , qui ne fût meurtri , ou tout au moins écorché. La fatigue & le grand froid nous avoient d'ailleurs fait perdre nos forces. Enfin , la crainte qu'une pierre ne vînt à tomber & à nous boucher le passage , nous fit perdre l'envie d'aller plus avant. Nôtre repas fini, il y en eut un de nous qui eut la hardiesse de s'avancer seul , & , au bout de dix pas, il nous apella pour nous faire voir le jour par un petit trou , qui étoit encore très éloigné. Il n'est pas douteux que ce ne fût

la porte de *Dominique* que nous voïons ; mais l'épuisement, la fraieur, come je l'ai dit, nous firent rebrouffer chemin, & nous eumes bien de la peine à revenir, & à reporter nos Arbres, qui nous étoient nécessaires pour les ponts. Nous primes beaucoup de *Crème de Lune*, avant que de sortir : C'est une Mouffe ou Sueur, qui fort du Rocher, pendant les trois jours de la pleine Lune ; au bout de ce tems, cela se fond en Eau blanche. Les Montagnards en font très grand cas ; ils n'ont que ce remède pour toutes leurs maladies : Il est excéllent sur tout pour les Contusions : Il n'y paroît plus au bout de deux jours, en y mettant des Catâplames de cette *Crème*. Ils guérissent aussi leurs Bestiaux avec ce remède, & come les chûtes sont très fréquentes en ce Pais - là, cette eau est très recherchée. Tous les ans des Médecins de *Montpellier* viennent au bas du Rocher, où ils n'osent monter, & achètent de cette *Crème* des petits Gardes de Chèvres, qui leur en apportent. Cette *Crème* se conserve tant qu'on veut ; mais elle devient dure come de la craïe. Alors on la délaïe dans du Lait chaud, & elle retourne dans son premier état. On fait aussi beaucoup de cas des Crottes de Chèvres de cette Montagne, & on les cherche avec soin. On trouve sur le *Mont Pilate*

des simples, qui ont beaucoup de vertu. Plus l'endroit où ils croissent est élevé, meilleurs ils sont. Les Chèvres broutent ces herbes sur les cimes de la Montagne, & au défaut des herbes mêmes, qu'on ne peut pas toujours avoir, on se sert des Crottes de ces Animaux; on les fait cuire avec de la graine de lin & autres drogues. Elles font des cures surprenantes; elles guérissent sur tout radicalement les Ulcères.

En continuant de cotoier depuis le *Trou de la Lune*, on arrive au commencement du *Wider Feld*, où il y a une Cabane nommée *Boueben-Hütten*, qui signifie la *Baraque des Polissons*. C'est l'endroit le plus sauvage de la Montagne. Il y croît cependant assez d'Arbres; mais ils sont tous noirs, tortus & brisés par les Vents & par le Tonère. Il ne demeure là que des Enfans de dix à douze ans & un Chien, qui ont l'air plus sauvages que le lieu même. Ils n'ont qu'un troupeau de Chèvres, qu'ils ont soin de traire pour se nourrir. Dès qu'un Etranger paroît de ce côté là, ils vont se retrancher dans leur Cabane, & envoient le Chien après lui; je l'appelle Chien, parcequ'il jape; mais il a une figure toute particulière & très hideuse.

De cette Cabane on peut monter au *Wider Feld*, en se promenant. La pente en est douce, & le marcher assez uni. On a ex-

périmenté sur le *Wider Feld*, qu'en se parlant sans hauffer la voix, l'on s'entend très distinctement à plus de trois cens pas, & qu'un coup de pistolet, tiré à la même distance, ne se fait point entendre, mais est entendu beaucoup plus loin. Pour peu qu'on se place sur le côté de la Montagne, & que le Rocher se trouve seulement de quelques pieds au dessus de vôtre tête, la voix ne s'entend plus si bien; le coup de pistolet au contraire s'entend beaucoup mieux qu'en plat País.

Au dessous du *Wider Feld*, proche de la Métairie de *Brundlen*, il y a un petit Lac. Tout auprès est la Source du Torrent *Sumlingue*. Toutes les Eaux de ce côté du Rocher tombent dedans; de sorte que dans les tems orageux, il fait de très grands dégats, & emporte des Habitations entières. Quand il est gonflé par les pluies, l'on ne voit plus que de l'écume & du feu: Les pierres, dont il roule une quantité prodigieuse, se rencontrant sans cesse, font autant d'éclairs qui percent l'Eau. L'on trouve de l'Or dans son sable, & l'on a ramassé à sa source des pierres chargées de ce métal; c'est de ce Torrent, que sortent presque tous les Arcs-en-Ciel qu'on voit en ce País là, dans la Vallée d'*Eigen-Thal*: Il est est dangereux d'entrer dans ces Arcs les yeux ouverts; on court risque de perdre la vüe.

Le Docteur LANG, de *Lucerne*, a formé un Cabinet de Curiosités naturelles, qu'il a trouvées dans ses recherches sur le *Mont Pilate*. On voit dans ce Cabinet une infinité de Coquillages de Mer pétrifiés, & des Arêtes & Carcasses de Poissons. C'est au-dessous de la *Corne du Dôme* qu'on en rencontre le plus; il y a trouvé aussi du Corail. Il a encore remporté des pierres d'Ardoise, qui se lèvent aisément par feuilles avec un Couteau, & l'on trouve presque dans chacune un Poisson. L'Arête se réduit en poussière, mais laisse son empreinte. L'on peut de plus y ramasser une grande quantité de dents de Poissons. Tous les Docteurs du Pais assurent, que ce sont des Langues de Serpens. Ils prétendent que dans une certaine Saison de l'Année, ces animaux se débarrassent de leur Langue, en la frottant contre le Rocher; qu'elle tombe, & se pétrifie ensuite. Mais ce qui détruit leur Système, c'est que, depuis quelques Années, on a trouvé des Machoires & des Crânes entiers de Poissons, garnis de ces mêmes dents. L'on voit dans le même Cabinet du Docteur LANG un Couteau, dont la Lame & le Manche, qui est de Corne de Cerf, sont pétrifiés, & plusieurs autres singularités; qu'il seroit trop long de détailler ici.

Feu M. MAILLET avance, dans son *Tel-*

*liamed*, qu'ils s'est trouvé dans le Canton de *Berne* un Vaisseau entier pétrifié. Ce fait n'est point vrai, & il y a assez de preuves incontestables, que les Montagnes ont été couvertes d'Eau, sans recourir à de faux exemples.

On donne au *Mont Pilate* des Leçons pour marcher, come on en donne ailleurs pour danser. Il est de la dernière importance, dans les endroits périlleux, de se servir d'un Pié, plutôt que de l'autre, & il en est de même des Mains. Il est encore essentiel, lorsque c'est sur les pointes de Rochers que l'on marche, de savoir si c'est la pointe ou le talon du Pié, que l'on doit poser. Faute de ces instructions, on peut tomber, ou rester dans une attitude gênante, sans oser avancer ni reculer. Il y a des traverses où l'on se pend par les mains; quelques fois même, il faut rester accroché par un seul doigt; il semble que la Nature ait exprès placé des trous, pour les y enfoncer. Ces Passages s'appellent des *Chemins sans Péril*, par la raison qu'on n'y risque point de perdre l'équilibre, come sur ceux où l'on est forcé de passer de bout, collé contre la roche, & où il y a tout au plus un rebord de six à sept pouces sous vos pieds. Il est prudent de passer dans ces endroits pié nud; on pend ses Souliers à son cou.

Les Souliers d'usage dans ces Montagnes font une semelle de bois léger, qu'on atache avec des cuirs. On y enfonce quatre Clous dans le Talon & sous la semelle six; ces Clous, qui sont des Clous de fer à cheval; sont à l'épreuve, ne cassent jamais, & débordent la semelle d'un demi-pouce.

C'est dans son Bâton, qu'est la plus grande ressource d'un Escaladeur. Il faut que ce Bâton soit léger, pliant, & assez fort pour porter l'Homme, s'il arrive qu'il soit obligé de placer les deux extrémités de ce Bâton sur deux pointes de Rocher, & de se pendre au milieu. La pointe est armée d'un bon fer, & débordé de deux pouces au moins.

Lorsque l'on descend un terrain dont la pente est roide, l'on ne marche point le visage tourné vers l'endroit où l'on veut arriver. Le Corps qui, dans la descente la plus douce, ne se trouve point d'à-plomb, s'écartant alors d'autant plus de la perpendiculaire, que la pente seroit plus roide, on ne feroit pas quatre pas sans culbuter. C'est de côté qu'il faut aller, en présentant le flanc à l'endroit où l'on veut arriver, c'est à dire, au pied du terrain qui est en pente. Dans cette position, on a un pié plus élevé que l'autre; si c'est le flanc gauche que l'on présente, ce sera le pié droit qui sera le plus élevé; si c'est le flanc droit, ce sera le pié gauche; ce qu'il faut

faut observer pour entendre la manière dont on se sert alors du Bâton. On le tient à deux mains devant soi, placé en espèce de Baudrier; une de ses pointes apuïée contre la terre. Lorsque c'est, come nous venons de le dire, le flanc gauche que l'on présente, c'est la main droite qui se trouve au bas du Bâton, & la gauche est à son milieu. Dans cette attitude l'on se panche sur le Bâton avec lequel on racle le terrain. On sent aisément avec quelle vitesse on doit aller alors. On sent de même, que c'est sans le moindre danger, puisque le corps ainsi panché sur le Bâton, s'aprochant de la ligne horizontale, il n'y a point de chute à craindre. Si par hazard les pieds viennent à manquer, le corps s'apesantit naturellement sur la pointe du Bâton, & il ne s'agit que de glisser vers le bas la main gauche qui étoit au milieu. L'on ne peut alors glisser bien loin, parce que le bâton se trouvant presque perpendiculaire, le moindre petit objet creux ou relevé suffit pour en arrêter la pointe.

Lorsque l'on cotoïe, c'est-à-dire, qu'au lieu de descendre un terrain qui est en pente, l'on ne veut que le traverser, on tient de même son bâton devant soi en Baudrier. Toute la différence consiste, en ce que sa pointe, qui, lorsque l'on descend, se trouve au dessus du pied le plus élevé, doit se trouver

ici au deffous dũ pied le moins élevé & oppo-  
 fée au précipice. Ce n'est plus fur le bâton  
 que l'on se couche, c'est fur le terrain. Si  
 l'on perd son équilibre, il faut s'abandoner,  
 jeter ses pieds en dehors, c'est-à dire, vers  
 la pointe du bâton, & gliffer vers le bas ses  
 deux mains. De cette manière, l'on se trouve  
 couché fur le côté dans l'endroit où étoient  
 les pieds.

La façon dont on descend des endroits  
 gazonés est très fingulière. Come ces en-  
 droits font fort roides, & parsemés de poin-  
 tes de rochers, ou de grosses pierres écrou-  
 lées, on se met sur le cõ au haut de la Prai-  
 rie. On tient son bâton de la main gauche,  
 fans qu'il touche à terre, &, en se penchant  
 sur la cuisse droite, on se laisse aller; lors-  
 qu'on rencontre une pointe ou une pierre,  
 en donant un coup plus ou moins fort de la  
 main droite, selon la grosseur de la pierre,  
 le Glisseur passe sans y toucher. Le pied gau-  
 che, qui par cette atitude reste en l'air, sert  
 de gouvernail, & lorsqu'on veut se détour-  
 ner, il fufit d'en doner un petit coup.

Il faut envisager d'avance, du haut en  
 bas, une Pierre où l'on puisse s'arrêter. La  
 roideur dont on glisse vous y dresse sur les  
 deux pieds. Alors on tient son bâton prêt  
 pour se retenir, au cas que la secouffe soit  
 trop forte, sans quoi on pourroit aller plus

loin la tête la première. Le Glisseur a soin de mettre dans sa bouche un petit bois percé, en forme de cure-dent, pour aider à l'action de la respiration. Quand le Glisseur se sent aller trop vite, & que la tête veut lui tourner, il abandonne son bâton, il se retourne sur le ventre, & se retient où il peut avec les mains.

Quand on marche dans ces endroits roides, semés de cailloux, come le plus habile peut glisser avec les cailloux, on y va deux ou trois ensemble. On se munit d'une perche; tous la tiennent d'une main, & ils ont leur bâton de l'autre. Par ce-moien, si l'un glisse, les autres le retiennent. Si toute la bande glisse, ce qui peut arriver, celui qui a quité la perche est puni au gré des autres.

Cette pratique est éfraiante pour un commençant; mais elle est nécessaire; on s'éprouve peu à peu, d'abord dans des endroits où il y a moins de danger, ensuite dans d'autres où il y en a plus.

Moiennant toutes ces précautions, il y périt peu de monde. On voit culbuter de tems en tems quelques uns de ceux, qui vont chercher & ramener des Chèvres égarrées. Ces Animaux sautent souvent dans des endroits d'où ils ne peuvent retourner; alors on va à leur secours, & on les atache sur son dos. Il est aisé de voir quel péril doit courir un Home, chargé d'une Chèvre, obligé de

passer par des sentiers où l'animal n'osoit se hasarder.

Une chose à observer, c'est qu'il est à propos d'être nus pieds dans ses souliers, parce que l'on rencontre quelque fois des Eaux qui sont si froides, que si les bas en étoient imbibés, la fraîcheur, qui se conserveroit plus long tems, rendroit malade.

Il faut encore être lestement vêtu, mais chaudement, parce que plus l'on approche du Soleil, plus il fait froid. Ce que l'on ne doit point sur tout oublier, c'est d'avoir avec soi des Provisions de bouche. L'air est si vif sur ces Rochers, que si l'on n'y mangeoit presque continuellement, on tomberoit en défaillance. C'est à la ceinture & par derrière, que l'on atache ses provisions; à la ceinture, parce que, si elles étoient sur les épaules, leur poids pourroit faire perdre l'équilibre; par derrière, afin qu'elles n'empêchent point d'escalader.

Les jurés Escaladeurs font leurs preuves sur des pointes de rochers très élevés & très escarpés. Une des principales consiste à poser le talon gauche sur la pointe du rocher, de façon que le reste du soulier déborde; il s'agit ensuite de poser le talon du pié droit contre la pointe du pied gauche.

Les Montagnards du *Mont Pilate* ont généralement de l'Esprit; ce que l'on attribue

à l'air qu'ils respirent. Ils méprisent les Habitans du plat Pais, cherchent continuellement à les duper, & ne sont honêtes Gens qu'entr'eux. Quoi qu'ils soient sous la domination d'un Souverain, ils s'exécutent d'en suivre les Loix, bien assurés qu'on n'ira pas les forcer dans leurs retranchemens. Le travail pénible & continuel qu'exigent les soins de leur ménage, ne leur laisse pas le tems de penser à une Religion. Lors qu'ils descendent de la Montagne, ils vont machinalement à la Messe, pour suivre la foule, & l'on ne les entend parler ni pour ni contre Dieu. Ils s'appliquent beaucoup à l'étude de la Nature, & en raisonnent assez bien.

Ils ne souffrent point de Femmes dans leurs Cabanes, de crainte qu'elle ne fissent tourner leur laitage. Comme ils ne peuvent occuper le haut de la Montagne que quatre Mois de l'Année, à cause des Neiges, ils ont des Habitations à mi-côté, où ils passent l'Hiver, & où se tiennent leurs Familles. Ils ne vivent exactement que de laitage; encore ne donne-t-on aux Valets de Métairie que moitié lait & moitié eau; ce qui fit dire à l'un d'eux, que s'il étoit Roi de France, il auroit trente Vaches à lui tout seul, & boirait son lait pur. Malgré cela on vit très long tems sur ces Montagnes.

Les coupes de bois y font très périlleuses. L'on ne coupe que les Arbres des Lieux escarpés. On respecte les autres, pour servir d'abri aux Bestiaux. Lorsqu'on abat un Sapin, ceux qu'y ont travaillé jettent un cri de joie, qui se fait entendre fort loin; si le craquement de l'Arbre n'est point suivi de ce cri, c'est une preuve que quelqu'un est blessé, & alors tout le monde s'empresse pour le secourir. Ils ont une Fabrique de gros Draps de poils de Chèvre, sans teinture; de sorte qu'ils sont tous vêtus uniformément.

Leur langage difère de celui du plat Pais, & ils sont convenus entr'eux de mots, qui signifient des phrases entières: Ils parlent, come nous écrivons quelques fois, par abréviations.

Ils ont conservé des *Romains* les joûtes où ils se plaisent beaucoup. Ces jeux se passent en présence des Jurés, qui ajugent le prix; & celui qui l'a gagné le conserve jusqu'à ce qu'il trouve son Maître, & qu'il soit terrassé à son tour. L'on n'y voit jamais de sang répandu; il est même très rare qu'ils se mettent en colère les uns contre les autres; leurs Combats ne sont que d'amitié. Mais lorsque quelqu'un du plat Pais va joûter contr'eux, l'animosité s'en mêle, parce qu'ils se croient fort au dessus de toute nôtre espèce.

On a bien de la peine à concevoir qu'un Peuple se choisisse une demeure aussi affreuse & y mène gaîment une vie aussi dure. Mais quel empire n'a pas sur le Cœur de l'Homme l'amour de la Liberté! Elle peut bien rendre des Déserts, des Antres, des Rochers plus agréables, que les Plaines les plus riantes & les plus fertiles, puisqu'elle fait souvent préférer la Mort à la Vie.



## AUX EDITEURS.

MESSIEURS.

PARMI ce grand nombre d'ouvrages de Littérature *Anglois*, qui n'ont pas encore été traduits, l'un des plus amusans, & des plus propres à faire conoître les Beaux-Esprits de cette Nation, rivale des François, & que j'ai lû avec plaisir, font, *Les Vies des Poètes Anglois*, par CIBBER. A Londres 1753, cinq Vol. in 12. L'Auteur est Comédien, Fils de THEOB. CIBBER, qui a écrit plusieurs Comédies, & qui, dans sa vieillesse, s'est contenté d'employer les restes d'une Veine à demi éteinte, à présenter chaque jour de Nouvel - an des Etrènes en Vers au Roi, qui lui aident à subsister le reste de l'Année. Son

Fils, Auteur de ces Vies des Poètes Anglois, est Mari de la meilleure Actrice, qu'ait le Théâtre Anglois. Trop peu occupé lui même de sa profession de Comédien, il s'est fait Auteur. Cet Ouvrage contient 198 Vies, depuis CHAUCER, Poète du Tems d'EDOUARD III, jusques à POPE, & à nos Jours. Il est parsemé de traits & de beaux Passages tirés de leurs Ecrits. Come l'Angleterre à produit nombre de grands Seigneurs, qui ont cultivé les Lettres & la Poésie, on trouve ici, dans l'Histoire de leur Vie, beaucoup de traits intéressans, & qui entrent dans l'Histoire politique de l'Angleterre. Celui qui doneroit au Public une Traduction de ces Vies, en omettant cependant les Poètes les moins célèbres, & dont les Ecrits ne méritent pas d'être connus hors de leur Patrie, feroit un bon présent au Public. Je me suis amusé à traduire quelques unes de ces Vies, & en attendant qu'on entreprenne tout l'ouvrage, je vous adresse cet Abrégé de celle de M. WALLER, Poète célèbre, Contemporain de CROMWEL, & de CHARLES II. J'ai omis une grande partie de ce qu'elle contient, & nombre de morceaux extraits de ses Ecrits.





## A B R E G É

*De la Vie de M. WALLER , célèbre Poète Anglois.*

**E**DMOND WALLER, issu d'une bone Famille de la Comté de *Buckingham*, nâquit en 1605. Il déploya, dans un âge fort tendre, ses talens pour la Poésie. Il se lia bientôt avec les Beaux-Esprits de son tems, & entra dans la célèbre Coterie de Milord FALCKLAND, Sir FRANÇOIS WAINMAN, M. CHILLINGWORTH, M. GODOLFIN, & d'autres gens d'esprit. Ils étoient assemblés un jour, quand un tumulte s'éleva dans la Rue. S'étant informés de ce qui le causoit, on leur dit que c'étoit le Fils de BEN JOHNSON qu'on arrêtoit pour dettes. Ils résolurent de retirer des mains de la Justice l'Enfant d'un Favori d'APOLLON ; mais au lieu du jeune JONSON, il se trouva qu'on arrêtoit GEORGE MORLEY, depuis Evêque de *Winchester*. Il plût à M. WALLER, qui paia sa dette, montant à 100 Guinées, à condition qu'il le suivroit à *Beconsfield*, où ils passèrent ensemble huit ou dix ans. C'est dans sa conversation que WALLER disoit souvent avoir pris le goût des anciens Poètes. WALLER avoit épousé la Fille d'EDOUARD BANCKS ; la mort le

lui aiant enlevée, il devint amoureux de Milady DOROTHE'E SIDNEY, Fille du Comte de *Leicester*, qu'il a célébrée dans ses Vers sous le nom de *Sacharissa*. Cette Dame, qui étoit de trop grande naissance pour WALLER, aiant épousé le Lord SPENCER, depuis Comte de *Sunderland*, WALLER écrivit à Milady LUCY SIDNEY, Sœur de sa Maitresse, la Lettre suivante, que j'ai traduite pour faire voir, que les Anglois savent, aussi bien que les François, écrire des riens avec délicatesse.

MADAME,

„ Pendant que la joie règne à *Penshurst* \*,  
 „ il ne reste que vous à qui l'on ose adresser  
 „ des plaintes. La perte que vous faites d'une  
 „ Compagne de Lit, aiant quelque rapport  
 „ avec la perte d'une Maitresse, vous écouter  
 „ terez du moins avec indulgence, si vous ne  
 „ les aprouvés pas, les imprécations d'un  
 „ amoureux délaissé, & au désespoir. Puisse  
 „ Milady DOROTHE'E, si l'on ose encore l'a  
 „ peller de ce nom, éprouver pour son jeune  
 „ Comte, une partie des maux, que l'amour  
 „ nous a fait souffrir pour elle! Puisse son

---

\* *Penshurst* est une belle Campagne, appartenante aux SIDNEY. Il paroît un peu singulier, que deux Filles d'aussi bone Maison n'aient pas chacune un Lit pour soi.

„ Amour , avant une année révolüe , lui faire  
 „ subir la première peine imposée aux Fem-  
 „ mes , en devenant Mère ! Que ce premier  
 „ Né soit un Garçon , & pour châtier son  
 „ amour propre , qu'il ressemble moins à sa  
 „ Mère , qu'à Milord ! Puiffe-t-elle , elle qui  
 „ a toujours cherché le silence & la retraite ,  
 „ entendre le bruit d'une troupe d'Enfans ,  
 „ & de Petits Enfans ! Puiffe t-elle atteindre la  
 „ malédiction des Belles , la Vieilleffe ! Puiffe  
 „ son Miroir la tromper , en la faisant tou-  
 „ jours paroître jeune , & que jamais aucune  
 „ infirmité ne la détrompe ! Et lorsqu'enfin  
 „ elle subira le sort de tous les Mortels , que  
 „ son Mari ne la pleure pas , mais qu'ils  
 „ soient transferés ensemble , dans cet autre  
 „ Monde , où il n'y a ni Mariage , ni qui  
 „ done en mariage ; où ils seront obligés de  
 „ se séparer , & où nous aurons tous les mê-  
 „ mes droits. Ma vengeance s'étend sur toute  
 „ la Postérité : Puiffe t elle éprouver les mê-  
 „ mes châtimens jusques à la fin du monde.  
 „ Je fais mille vœux pour vous , MADAME ;  
 „ que la perte que vous venés de faire soit  
 „ réparé bientôt par une moitié , d'un sexe  
 „ plus constant que le vôtre. J'ai l'honneur  
 „ d'être , &c.

WALLER vit encore Milady SUNDER-  
 LAND , quand elle eut atteint un âge avancé ;  
 mais le Miroir n'exauça pas les vœux du

**Poète.** Elle eut lieu de conoître, que son mal étoit fans remède, & que la vieilleſſe n'a qu'un Médecin. Un jour elle demanda à **WALLER**, pour quoi il n'écrivoit plus de beaux Vers pour elle, come autrefois. *Je le ferai*, **MADAME**, répondit-il, *auffi-tôt que vous ſerez redevenue come vous étiez.*

Il fut Membre du Parlement en 1640, & du nombre de ceux qui refusèrent des Subſides au Roi. En 1642 il fut parmi les Députés qui allèrent à *Oxford*, faire au Roi des propositions de Paix. Il entra dans des complots, pour ſon ſervice, & en 1643, dans celui qui devoit lui remettre la Tour de *Londres*. Ce dernier aiant été découvert, il fut mis en priſon par les Presbytériens, & comparut dans l'Assemblée des Comunes, où ſon éloquence, & en partie ſon Argent, lui ſauvèrent la vie. Il lui en couta une amende de 10000 L. Sterling outre un banniſſement. Il paſſa en France, où il dépensa beaucoup d'argent, & juſques aux Diamans de ſa Femme. A ſon retour il ſe jetta dans le parti du Protecteur, dont il gagna la confiance intime. Il diſoit que ſe dernier poſſédoit bien les Auteurs Grecs & Latins. On tient auffi de lui cette particularité, que ſouvent il lui arrivoit, qu'étant ſeul avec **CROMWEL**, on venoit les interrompre, que **CROMWEL** alloit à la porte de ſon Aparte-

ment, répondre aux gens qui le demandoient: WALLER entendoit qu'il leur disoit: *Le Seigneur m'éclairera, le Seigneur m'aidera,* & des phrases équivalentes; & quand il rejoignoit WALLER, il lui disoit: Mon Cousin, il faut savoir parler à chacun selon son Caractère. Outre l'Eloge funèbre en Vers, qu'il en a fait, & dont nous trouvons quelques Strophes traduites dans les Lettres sur les Anglois de l'illustre VOLTAIRE, il lui adressa de son vivant un Panégirique, qui est sublime, & qui se trouve entier dans cette Vie de WALLER. Parmi ses bons mots on raporte celui-ci. Le Roi JAQUES le fit appeler un jour dans son Cabinet, lui montra un Portrait & lui dit que c'étoit celui de la Princesse d'Orange, lui demandant come il le trouvoit. Elle ressemble, reprit WALLER, à la plus grande Dame, qui ait jamais été. Qui voulez vous dire, demanda le Roi? C'est la Reine ELIZABETH, répondit WALLER. Il me semble, dit le Roi JAQUES, que tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'elle eut un bon Conseil. *Eh bien Sire,* repliqua WALLER, *Croïez vous qu'avec un petit génie, elle eut sçû en choisir un semblable?*

Il mourut en 1687. Les meilleurs Critiques de l'Angleterre lui ont donné de grands éloges; voici ce qu'en dit DRYDEN, dans la Dédicace d'une de ses Tragédies.

„ M. WALLER est le premier qui nous ait  
 „ fait conoitre les avantages, & la dignité de  
 „ la Rime. Il nous a appris l'art d'écrire avec  
 „ aisance, à renfermer le sens dans deux  
 „ Vers; les Poètes, qui l'ont précédé, s'étant  
 „ si peu piqués de cette Règle, que le Lec-  
 „ teur est souvent hors d'haleine, avant de  
 „ l'avoir atrapé.

La première Edition de ses Oeuvres est de 1664. La meilleure est de 1730, publiée par FENTON.

J'ai trouvé je ne sçais où (ce n'est pas dans ces Vies) le Quatrain suivant de WALLER.

*Under how hard 'a fate are woman born  
 Pris'd to their ruin, or expos'd to scorn.  
 If they want beauty, they of Love despair,  
 And are besieg'd, like Country Towns, if fair.*

En voici le sens: Il est adressé aux Femmes :

A quel fort rigoureux le Ciel soumet vos Jours!  
 Belles on vous séduit, laides on vous maltraite;  
 Et le Destin cruel vous a fait pour toujours,  
 Ou Places de Famine, ou Places de Conquête.





## NOUVELLES ACADEMIQUES.

**D**ANS l'Assemblée de l'Académie Roïale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, tenue le 21 Août, on lût les Pièces envoyées pour le concours des Prix. Il y en avoit un sur cette Question :

„ Si *Sérapis* étoit une Divinité originaire  
 „ d'Egypte, ou si son Culte y fut apporté de  
 „ *Sinope*? Quels sont les Atributs distinc-  
 „ tifs, qui le caractérisent dans les Auteurs,  
 „ & sur les Monumens? Quelles pouvoient  
 „ être l'origine & les raisons de ces Atributs?  
 „ S'ils ont éprouvé des changemens, soit dans  
 „ les diférens âges, soit dans les diférens Pais  
 „ où ce Culte s'est introduit?

La Pièce qui a été couronnée sur cette Ma-  
 tière a pour Auteur M. FREDERIC SAMUEL  
 SCHMIDT, de *Berne*, qui a déjà remporté  
 deux Prix dans cette Académie, & un *Accessit*  
 dans celle de *Besançon*. Les Prix seront dis-  
 tribués à la S. Martin prochaine.

Dans une Assemblée de l'Académie des  
 Sciences de *Munich*, tenue le 24 Août, M.  
 SCHMIDT y a été agrégé, en qualité d'Affo-  
 cié; & M. DE LORRY, Secrétaire perpétuel

- l'a annoncé à ce jeune Savant, dans les termes les plus gracieux.

**L'**ACADEMIE ROIALE des Sciences de *Montpélier*, aiant tenu son Assemblée publique le 8 Mars 1759, M. le Maréchal Comte de THOMOND, Honoraire de la Société, présida à cette Séance. C'est un de ces Seigneurs d'un mérite rare, qui fait unir l'amour des Lettres à la Valeur, & à ces Vertus aimables, qui lui ont gagné tous les Cœurs dans la Province confiée à son administration.

M. de RATTE, Secrétaire perpétuel de la Compagnie, ouvrit la Séance par la lecture de l'Eloge de feu M. le Maréchal Duc de MIREPOIX. La vie de cet Home illustre fournit plusieurs traits remarquables qui seront gravés à jamais dans les fastes de notre Nation.

M. LAMORIER, Académicien associé, lut ensuite un Mémoire sur les organes propres aux Dauphins & aux autres Poissons souffleurs. C'est à la force des poumons, à la figure singulière du Larynx, à un Aqueduc ou fistule située au bas du front, à un gros muscle enfin qu'il appelle *sternofistulaire*, qu'il a attribué l'action de souffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Il expliqua la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique, & tantôt horifontale, suivant que  
la

la tête de ce poisson est plus ou moins abaissée par la contraction de ce même muscle.

M. LAMORIER regarde ce jet d'eau come un arme ofensive & défensive ; en éfet lorsque le Dauphin est ataqué par un autre poisson d'une masse énorme , come font la plûpart des *Galeus* ou Chiens de mer , ou par un poisson armé d'une défense pointüe , come le *Xiphias* & le *Pristis*, ou enfin par un poisson à dents larges , come font les *Carcharias*, &c. n'ayant pour se défendre que de très-petites dents , il trouve une ressource dans la faculté qu'il a de lancer l'eau ; il baisse la tête , il dirige le jet vers les yeux de son énémi, il le rend aveugle pour un moments ; & par son extrême activité, il échape au danger qui le menaçoit. Cette activité n'est pas suposée ; elle est conüe des Naturalistes & de la plûpart des Marins, qui ont vû les Dauphins sauter avec vitesse même par dessus les Navires, pour atraper leur proie , surtout les poissons qui volent, dont on assure qu'ils sont très friands.

Il y a aparence que cette même activité étoit aussi conüe des Anciens , puisque dans l'Histoire d'ARION on feint que ce célèbre Joueur de Luth fut transporté sur un Dauphin depuis *Corinthe* jusqu'à *Lacédémone*. Sans doute que les Mythologystes donèrent la préférence à ce poisson , parce qu'ils le co-

noissoient le plus propre à remplir le rôle auquel on le destinoit. On peut ajouter à cette fable celle de l'amitié qu'il a pour les homes, celle du plaisir qu'il prend à s'entendre appeller *simo*, celle enfin d'avoir été transféré depuis *Montpélier* jusq'à *Lion*.

Pour déterminer cependant la différence qu'il peut y avoir de la force de ce jet d'eau lancé dans l'air, à celle du jet qui est lancé dans l'eau même, M. LAMORIER jetta dans un grand bassin plein d'eau une liqueur noire, avec une grosse seringue à tuyau courbe; il observa que ce jet, poussé horizontalement sur la surface de l'eau, ne perdit qu'environ la moitié du mouvement qu'il avoit eû aiant été lancé en l'air, ce qui s'accorde avec la théorie de M. PITOT \* insérée dans ses Réflexions sur le mouvement des eaux. On peut ajouter à cette expérience ce que les Chirurgiens observent fort souvent lorsqu'ils saignent au pied les malades qui ont une fièvre ardente, alors le jet de sang traverse le diamètre du bassin dans lequel le pied est trempé.

M. LAMORIER n'a pas pû s'assurer par lui-même de la distance la plus grande à laquelle peut aller ce jet d'eau, lancé par le Dauphin; les Mariniers l'estiment à environ

---

\* Mém. de l'Acad. des Sciences, Année 1730.

trois toises , lorsqu'il est lancé en l'air ; & quand même ce jet ne seroit pas porté dans l'eau jusqu'au poisson énémi , il suffit que l'espace compris entre les deux combatans soit agité & troublé par les bulles d'air mêlées avec l'eau lancée , pour que le combat finisse.

M. LAMORIER se propose d'ajouter à son Mémoire l'Anatomie des organes destinés à remplir l'action de souffler , & la description de quelques autres parties , communes aux poissons souffleurs , surtout du cœur , de la langue , des parties génitales , des mamelles , &c.

M. MONTET Académicien associé , lût un Mémoire sur le Sel lixiviel de tamaris. On a reconu dans ces derniers tems , que les cendres de certaines plantes contenoient outre l'alkali fixe , des sels neutres , tels que le sel marin , ou le tartre vitriolé , mais il ne paroît point qu'aucun Chimiste y ait encore démontré le sel de Glauber. M. MONTET prouve par un grand nombre d'expériences , que le bois & les feuilles de tamaris en fournissent un parfait par l'incinération , sans qu'on puisse tirer le moindre atome d'aucun autre sel des cendres de cet arbrisseau. Voilà donc un moïen de se procurer à peu de frais du sel de Glauber , surtout en *Languedoc* , où le Tamaris croit en abondance , & fut

le bord de la Mer & dans l'intérieur des Terres. On se dispensera d'entrer dans un plus grand détail sur ce sujet, ce Mémoire de M. MONTET devant être envoyé à l'Académie Royale des Sciences, pour être imprimé à la fin du Volume de 1758.

M. de RATTE, Secrétaire perpétuel, lut un Mémoire sur une Comète qu'il avoit observée en 1757, conjointement avec M. COULOMB, Ajoint pour les Mathématiques. Cette Comète fut vüe pour la première fois à *Leyde* le 16 Septembre 1757. Elle fut observée à *Marseille* par le P. PÉZENAS Jésuite, Professeur Royal d'Hydrographie, & à *Paris* par M. PINGRE, Bibliothécaire de Sainte Geneviève & Membre de l'Académie Royale des Sciences. M<sup>rs</sup> de RATTE & COULOMB la suivirent depuis le 29 Septembre 1757 jusqu'au 16 Octobre suivant.

Les élémens de la théorie de cette Comète ont été déterminés par M. de RATTE; elle a suivi une route fort différente de celle qu'ont tenue toutes les autres Comètes observées jusqu'à présent. Il est à remarquer que celle dont il est ici question, étoit d'une foible apparence, quoiqu'elle se fût approchée du Soleil presque autant que Mercure, dans ses moindres distances.

A l'occasion de cette Comète, M. de RATTE parle de celle dont les Astronomes atendoient

le retour. Il ignoroit alors qu'on l'avoit observée à *Paris* au Mois de Janvier. Ce retour si désiré n'est plus douteux aujourd'hui. M. de RATTE a fait sur cette nouvelle Comète un grand nombre d'observations dont il publiera les résultats. Son Mémoire sur la Comète de 1757, sera imprimé à la suite de ceux de l'Académie Royale des Sciences pour la même année.

La Séance fut terminée par la lecture d'une Dissertation sur l'organe de la vue. M. SARRAU, Ajoint Anatomiste, Auteur de cet Ecrit, prétend déterminer à la faveur des connoissances anatomiques, quels sont les effets que les changemens du globe de l'œil peuvent & doivent occasioner pour nous faire apercevoir distinctement les objets à des distances inégales.

Après avoir expliqué ce qu'on entend par Oeil Miope & par Oeil Presbite, l'Auteur du Mémoire, observe 1<sup>o</sup>, que l'œil le mieux conformé est celui qui voit clairement les objets à une distance moyenne: 2<sup>o</sup>, que cet œil jouit encore de la propriété de devenir tantôt miope, tantôt presbite, pour que la représentation des corps situés à des distances inégales se fasse toujours distinctement.

Quelques Auteurs ont prétendu que les seules variations de la pupille pouvoient produire ces effets; d'autres les attribuent aux

seuls mouvemens du cristallin , produits par l'action du ligament ciliaire. On convient que l'une de ces deux causes peut suffire dans certains cas ; qu'elles peuvent même concourir toutes deux ensemble ; mais on prouve en même tems , qu'il est une infinité de positions où plusieurs autres causes doivent se trouver réunies.

Les changemens relatifs qui arrivent au cristallin dépendent-ils des mouvemens dont on le croit susceptible ? M. SARRAU prouve le contraire , & explique clairement ce qui selon lui doit produire ces changemens. Les causes dont il s'agit de faire conoître le concours, sont l'action réunie des muscles droits, la résistance de la graisse, qui entoure les nerfs optiques, l'effort de la courone ciliaire à la circonférence du cristallin, la dilatation de la prunelle. Les effets de ces causes sont le raccourcissement du globe, les variations du cristallin plus ou moins voisin de la cornée & du fond de l'œil, l'aplatissement même du cristallin. On conçoit aisément comment toutes ces causes & les changemens qu'elles produisent, qui sont variés à l'infini, peuvent accélérer ou retarder la formation du point optique.

Sans s'arrêter à l'explication d'une foule de conséquences, qui sont la suite nécessaire des principes établis, l'Auteur du Mémoire

détruit le sentiment de ceux qui prétendent qu'on peut reconnoître au premier coup d'œil le degré de vûe de chaque individu. „ Ce „ Système, dit il, est d'autant plus absurde, „ que de toutes les causes qui rendent l'œil „ plus ou moins parfait, il en est plus de ca- „ chées que d'apparentes; qu'il arrive très „ souvent qu'un vice de conformation exté- „ rieur du globe est compensé par une conf- „ truction singulière de son intérieur, qui „ corrige le défaut apparent; & qu'on ne peut „ conclure positivement que lorsque le vice „ des yeux est en quelque façon sensible à „ tout le monde.

M. SARRAU se propose de faire servir ces remarques à la conoissance du cristallin; à celle des effets qu'il doit ressentir de sa communication intime avec la couronne ciliaire; à l'explication des causes qui peuvent donner naissance à la cataracte, & faire varier selon les circonstances les remèdes & les opérations. Il approfondira cette importante matière dans une autre Dissertation, à laquelle l'essai dont on vient de parler servira de préliminaire.

**L**E 1er. Mai, l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de LION s'étant assemblée, M. le Président de FLEURIEU, Directeur, fit l'ouverture de la Séance, par un

Discours qui contenoit les Extraits des Ouvrages des Académiciens , lus dans le dernier semestre. Il fit ensuite part au Public d'un Plan dressé par M. de la TOURRETTE , pour travailler à l'Histoire naturelle des trois Provinces du Gouvernement de *Lion*. Les Citoyens sont invités de joindre leurs Recherches & leurs Observations au travail des Académiciens.

M. POIVRE , nouvel Académicien , prit Séance à l'Académie , & après avoir fait un Remerciement sur son Admission, il lut une Dissertation sur le Commerce en général & sur celui des Indes & de la Chine. Ce morceau nous a paru si intéressant , que nous ne pouvons nous refuser le plaisir d'en donner ici l'extrait.

Le Préambule roule sur les avantages du Commerce en général. „ Depuis que l'Europe „ entière , dit cet Académicien , à reconnu „ que la balance du Commerce faisoit celle de „ la puissance , les Peuples qui l'habitent ont „ également tourné toutes leurs vûes du côté „ du Commerce , & il en a résulté de grands „ biens. Les progrès de l'Industrie ont été „ rapides , les lumières ont pénétré par tout „ avec l'esprit de Calcul , les préjugés destructeurs tombent chaque jour, la barbarie „ diminue , les mœurs s'adouciſſent , les „ droits de l'humanité sont mieux connus.

„ Les intérêts des Peuples négocians sont  
„ plus étroitement liés à ceux des Souverains  
„ qui les comandent , parceque le Commerce,  
„ qui fournit l'abondance aux uns , est l'ali-  
„ ment de la puissance des autres. Ces in-  
„ têts enfin sont devenus la base des Traités,  
„ qui ont lié les diférens Etats de l'Europe.

„ Dans les Siècles barbares , qui ont pré-  
„ cédé l'établissement du Commerce , les Prin-  
„ ces ne faisoient guères de Conventions en-  
„ tr'eux que pour leur gloire & leur avantage  
„ particulier , come s'il eussent été seuls sur  
„ la Terre ; leurs Successeurs traitent aujour-  
„ d'hui pour le Commerce de leurs Sujets &  
„ stipulent pour le bonheur des Homes . . .  
„ En un mot l'Histoire du Commerce est heu-  
„ reusement devenue la plus belle partie de  
„ l'Histoire des Nations.

Il examine ensuite l'utilité du Commerce maritime, auquel il prétend que nous devons la plus grande partie des avantages, qu'il a d'abord attribué au Commerce en général.

Après avoir parcouru rapidement les diférentes branches du Commerce maritime des François , l'Académicien s'arête au détail de celui qu'ils font aux Indes Orientales. Il explique le nombre de Vaisseaux que ce Commerce emploie , celui des Homes de Terre & de Mer qu'il ocupe : Il y joint l'Histoire abrégée des Etablissmens de la Nation Fran-

çoise aux Indes, avec le détail, tant des Marchandises que l'on retire de chaque endroit, pour les transporter en Europe, que de celles qui se transportent de l'Europe aux Indes.

Il examine séparément le Commerce que l'on fait d'un Port de l'Inde à un autre Port de l'Inde, de la Côte de *Coromandel*, dans les Ports de la Mer Rouge & du Golfe - *Persique*, de *Pondicheri* au *Pegou*, aux *Philippines*, à la *Cochinchine*, & de ce dernier endroit à *Surate*, de *Bengale* à la Presqu'Isle de *Malacca* & aux Isles *Malaises* &c.

„ Ce Commerce se fait ordinairement par  
 „ Négocians particuliers, établis dans les  
 „ Indes, sous la protection de la Compagnie.  
 „ Il nous est très avantageux, en ce que nous  
 „ tirons sur une Nation Indienne le profit des  
 „ Manufactures d'une autre Nation Indienne.  
 „ Nous faisons ainsi le Commerce pour  
 „ les Indiens, & nos François, répandus  
 „ de toutes parts dans cette vaste contrée,  
 „ ramassent, aux dépens de l'Inde, des Richesses  
 „ étrangères, qui augmentent annuellement  
 „ la masse de notre fortune publique.

„ Nous gagnons sur le Peuple de *Surate* le  
 „ bénéfice des Sucreries de la *Cochinchine*,  
 „ & nous changeons à notre profit l'Opium,  
 „ qui est le produit des Terres de *Bengale*,  
 „ contre l'Or, que les Habitans de la Pres-

„ qu'Isle de *Malaca* & de *Sumatra* tirent de  
 „ leurs *Ophirs*. *Ophir*, en langue *Malaise*, veut  
 „ dire une Montagne, qui renferme des Mi-  
 „ nes d'Or, telles qu'il s'en trouve plusieurs  
 „ sur l'Isle de *Sumatra*, qui portent ce nom.

Il finit le tableau du Commerce des Indes,  
 par une réflexion générale sur la nature de  
 ce Commerce.

„ Les Peuples, avec lesquels nous comer-  
 „ çons dans l'*Indoustan*, sont des Peuples  
 „ doux, Amis des Homes, Enemis de la  
 „ Guerre, qui les détruit. Indiférens aux  
 „ révolutions, qui arivent dans leur Pais,  
 „ & qui ne font jamais des révolutions que  
 „ pour ceux qui comandent, ils voient pres-  
 „ que sans intèret de nouveaux Usurpateurs  
 „ succéder à des Tirans, & sans prendre part  
 „ aux quèrelles de leurs Maitres, ils obéissent  
 „ toujourns au plus fort. Voilà je crois la  
 „ raison qui a mis dans tous les tems le Co-  
 „ merce des Indes au dessus des Evénemens  
 „ les plus destructeurs.

„ Ces Peuples, que la Guerre ne détruit  
 „ pas, multiplient beaucoup. Ils vivent  
 „ sous un Climat heureux, qui done peu de  
 „ besoin. Ils habitent un Pais fertile, qui  
 „ produit assés régulièrement deux récoltes  
 „ par Année, sans que les Terres se reposent  
 „ jamais : Les Denrés y sont par conséquent  
 „ à un très bas prix. Ils ont des Mœurs

„ frugales & consomment peu : Leur Réli-  
 „ gion leur défend de rien manger de ce qui  
 „ a eu vie ; du ris, des légumes & de l'eau  
 „ font leur nourriture ordinaire. La plûpart  
 „ vont nus, & ceux qui s'habillent s'enve-  
 „ loppent le Corps de la pièce de Toile qu'ils  
 „ portent vendre au Marché, s'estimant  
 „ heureux de pouvoir rentrer nus chez eux.  
 „ Leurs Maisons font de petites Cabanes de  
 „ terre, couvertes de paille, qu'ils n'habitent  
 „ guères que pendant la nuit & dans les tems  
 „ de pluie. Leurs Meubles répondent à la  
 „ simplicité de leurs logement ; ils couchent  
 „ sur des Nattes de jonc étendûes par terre.  
 „ Leurs Métiers simples & leurs Fabriques  
 „ font en plein champ, ou dans les rûes de  
 „ leurs Hameaux, à l'ombre de quelques  
 „ Arbres. Il n'y occupent autant qu'ils peu-  
 „ vent que des Enfans. On conçoit qu'avec  
 „ de telles Mœurs & de tels Usages le salaire  
 „ de l'Ouvrier doit être médiocre. En gé-  
 „ néral un Indien se contente de gagner six  
 „ sols par jour. C'est donc la modicité du  
 „ prix de la main d'œuvre, qui rend le Co-  
 „ merce des Indes avantageux à toutes Na-  
 „ tions &c.

Le reste du Discours traite du Commerce  
 particulier de la Chine. „ Ce Commerce est  
 „ le plus utile de ceux dont nôtre Compagnie  
 „ est en possession. Il n'exige aucuns fraix

„ d'établissement & de Comptoir. Les Chi-  
 „ nois , qui n'ont pas une opinion bien  
 „ avantageuse des Peuples de l'Europe, n'ont  
 „ jamais permis qu'aux Portugais de s'établir  
 „ sur leurs Terres, & ils se sont souvent re-  
 „ pentis de leur avoir accordé cette permission.

„ Il est vrai que le Commerce de la Chine,  
 „ come celui des Indes , ne se fait qu'avec  
 „ de l'Argent. Nous y portons anuellement  
 „ des matières pour près de deux Millions,  
 „ & nous n'en raportons que du Thé, des  
 „ Soies crües & travaillées , de la Porcelaine  
 „ & des Drogues; mais ces Marchandises ne  
 „ se consomment qu'en très petites parties  
 „ chez nous. Le Thé, qui est sans com-  
 „ paraison le plus grand objet de nos achats  
 „ à la Chine, nous est enlevé par les Etran-  
 „ gers, qui viennent à nos Ventes de l'*Orient*.  
 „ Les Comptes de ce Commerce étant soldés,  
 „ il se trouve, qu'en dernière opération,  
 „ il nous a raporté plus d'Argent, qu'il n'en  
 „ avoit d'abord fait sortir, & que la partie  
 „ de Thé, qui est nécessaire à notre conso-  
 „ mation, nous reste encore en pur profit.

„ Le Commerce de l'Europe avec la Chine  
 „ se fait dans la Rivière de *Canton* . . . .  
 „ Nous y sommes aujourd'hui très resserrés,  
 „ parceque les premiers Européens qui ont  
 „ fréquenté la Chine, ont abusé de la liberté,  
 „ qui leur avoit d'abord été accordée. Nous

„somes relégués dans un Fauxbourg, &  
 „l'entrée de la Ville nous est interdite.

„Le Gouvernement Chinois voit d'un  
 „côté avec plaisir les Européens apporter  
 „annuellement des Somes immenses, dont  
 „la circulation ne peut que favoriser l'In-  
 „dustrie & le Commerce du Peuple : De l'autre  
 „côté, il craint extrêmement la contagion  
 „de nos Mœurs & de nos Manières & il a mis  
 „entre nous & la Nation qui fait l'objet de  
 „ses soins, la barrière la plus forte qu'il a pû  
 „imaginer.

„Ce Gouvernement, soumis à des Loix  
 „immuables, ne confie jamais l'Autorité  
 „publique qu'aux Sages de la Nation, sans  
 „égards à la naissance, qu'il pense être la  
 „même chez tous les Homes. Il ne s'occupe  
 „que de la protection qu'il doit aux Mœurs,  
 „à l'Agriculture, au Commerce & à l'Industrie.  
 „Ces quatre points sont l'objet de son étude,  
 „de ses délibérations & de toute sa puissance.  
 „Nous ne devons donc pas nous étonner de  
 „ce que les Relations des Voiageurs nous  
 „aprennent de la prospérité d'un Peuple si  
 „sagement gouverné.

„Je peux, *Messieurs*, vous en parler comme  
 „témoin : Je l'ai vû avec admiration ce  
 „Peuple heureux, qui n'obéit qu'aux Loix  
 „de la Raison, qui jouit librement de ses  
 „Terres, de ses Ports, de ses Rivières &  
 „de son Industrie.

„ Lorsque j'ai jetté les yeux sur les Cam-  
 „ pagnes , qu'il m'a été libre de voir dans  
 „ cette belle Contrée , j'y ai trouvé l'Agri-  
 „ culture florissante & perfectionnée au delà  
 „ de ce qui se voit dans le reste du Monde ,  
 „ & il n'y a rien en cela qui doive nous sur-  
 „ prendre. Le Labourage étant , à la Chine  
 „ come ailleurs , la profession la plus utile,  
 „ y est aussi la plus encouragée & même la  
 „ plus honorée. Les Empereurs Chinois  
 „ l'exercent de leurs mains & se font gloire  
 „ d'être les premiers Laboueurs de leur  
 „ Empire.

„ Lorsque je suis entré dans ce Canton,  
 „ j'y ai vû un Peuple innombrable, qui  
 „ couvre la Terre & la Rivière; un Peuple  
 „ actif, doux, poli, industrieux, recherché  
 „ dans ses ouvrages. Partout on y voit l'In-  
 „ dustrie libre & le Commerce protégé faire  
 „ régner l'abondance.

„ La Chine doit ce bonheur à la Sageffe  
 „ de ses Loix & à l'humanité de ses Sou-  
 „ verains, qui dans tous les tems ont dé-  
 „ posé la qualité de Maitres, pour ne pren-  
 „ dre que celles de Pères, & qui se condui-  
 „ sans come tels, sont adorés come les Fils  
 „ du TIEN, c'est à dire du Ciel, dont ils  
 „ sont l'image.

„ Je me propose , *Messieurs* , de vous  
 „ faire part dans vos Assemblées particulières

„ des recherches que j'ai eû occasion de faire  
 „ sur les différentes branches de l'Industrie  
 „ des Chinois , sur leurs Teintures , sur la  
 „ méthode qu'ils suivent dans la culture du  
 „ Meurier & pour l'éducation des Vers à  
 „ Soie, sur certaines précautions qu'ils pren-  
 „ nent dans le premier dévidage , d'où il  
 „ m'a paru que dépendoit cette blancheur  
 „ éclatante, que nous admirons dans les Soies  
 „ de *Nanking*. En un mot , je me ferai un  
 „ devoir de vous rendre compte de tout ce  
 „ qu'il m'a été permis d'observer dans ce  
 „ beau Pais , qui paroît être le séjour natu-  
 „ rel de l'Industrie & du Commerce.

„ Malgré ce que j'ai dit précédemment de  
 „ l'état de gêne & de contrainte dans lequel  
 „ les Loix de la Chine retiennent les Etran-  
 „ gers , on peut cependant , avec quelques  
 „ précautions, y satisfaire sa curiosité. Un  
 „ Européen , qui se conduit sagement &  
 „ se conforme aux usages du Pais , y trouve  
 „ des facilités , pour s'instruire. Le Chinois  
 „ n'a d'éloignement pour l'Etranger , que  
 „ lorsque l'Etranger est barbare.

A la Dissertation de M. POIVRE sur le  
 Commerce , succéda , dans l'Académie , la  
 lecture d'un Mémoire de M. PONTEAU , sur  
 l'usage de l'Huile d'olive contre la Morfure  
 de la Vipère.

Au défaut de ce Mémoire nous placerons ici une Recette, qui, quoiqu'étrangère à l'Académie de *Lion*, a du rapport à l'objet du Mémoire de M. PONTEAU.

REMEDE pour guérir les morsures des Serpens,  
*Vipères &c.*

LA Personne qui aura été mordüe ou piquée, prendra la tête de l'Animal, la fendra en deux, & la mettra sur la piquure. Ensuite elle prendra le Serpent ou Vipère, le fendra en deux le long du Ventre, prendra le foie, en ôtera le fiel, ensuite delaiëra ce même foie, dans une tasse ou autre chose comode, même dans son Sabot, & ensuite l'avalera.

Mais come il est difficile de se servir de ce Remède, tant parceque celui qui a été piqué ou mordu ne s'arête pas à regarder de quel côté son énémi tourne la tête, que même la plûpart des Enfans à qui ces accidens arrivent, ne désignent pas affés bien les endroits, on se servira du Remède suivant.

Prenés une demi poignée de Racine de Bardane, que vous ratifferez bien & en jetterés le Cœur.

Une poignée de Racine de Bouillon blanc, aprêtée come la Bardane.

Une poignée de peau de Racine de Frêne, la plus tendre & bien ratiffée.

Pilés le tout ensemble & le faites infuser dans une bouteille de Vin blanc. Faites en boire au malade le matin à jeun, pendant l'espace de huit jours. S'il arivoit que le malade eut fait quelque ligature, pour empêcher la circulation du Venin, il faudra la défaire sur le champ, autrement il courroit risque d'être estropié.

L'on est redevable de ce Remède à M. MERLET, particulier de la Rochelle, qui l'a généreusement rendu public, par un éfet de son humanité & du desir de se rendre utile. Il y a joint la Recette suivante contre la morsure des Chiens enragés :

Prenés une poignée de petites Marguerites blanches, nouvellement cueillies, avec leurs Racines, que vous n'étoierés en en ôtant la terre sans les laver.

Une demi poignée de Racine d'Eglantiers les plus jeunes, que vous n'étoierés come les Marguerites, & les fendrés par petits morceaux, pour qu'ils puissent être pilés plus facilement.

Une Racine de Scorfonère, aprêtée come dessus.

Une pincée de Sauge.

Une demi-gousse d'Ail, mondé de sa peau.

Deux ou trois feuilles d'herbès de Rüe.

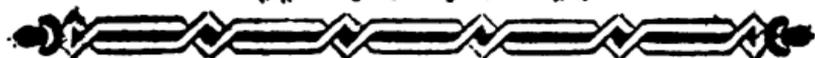
Une poignée de Sel-Marin.

Pilés le tout ensemble, & autant que faire

se pourra, dans un mortier assés grand- pour que le suc dont on a besoin ne se répande pas. Lorsqu'il sera bien pilé, mettés le dans un Pot de terre vernissé, en versant dessus environ deux bouteilles de Vin blanc. Laissés infuser le tout pendant 24 heures, & faites en boire ensuite au malade environ deux Verres ou un bon Gobelet, tous les matins à jeun, pendant huit jours consécutifs, observant de ne le laisser ni boire ni manger de trois heures après.

L'une & l'autre de ces Recettes ont eü l'aprobation du Colège Roïal de Médecine de la Rochelle, & les Ancêtres de M. MERLET en ont fait depuis long-tems un usage charitable avec beaucoup de succès.





## V I E

## D'EPAMINONDAS

**I**L est avantageux de retracer aux yeux du Public des Traits d'Histoire remarquables, des Evénemens glorieux, qui immortalisent des Nations, des Villes ou des Héros. En suposant même que la plûpart des Lecteurs n'y trouvent rien de neuf pour eux, ces Faits ne laissent pas de réveiller leur admiration & de nourrir ou d'exciter des Sentimens nobles & élevés. C'est dans ce point de vûe que l'on donne ici le précis de la Vie d'EPAMINONDAS.

*Thèbes*, sous cet illustre Chef, osa s'oposer aux entreprises injustes des *Lacédémoniens*, résister à leurs efforts & rompre les Chaines qu'ils avoient forgées pour l'asservir. EPA-MINONDAS, ce grand Home, né pour être la gloire de sa Patrie, la tira de l'oubli où elle avoit été plongée jusqu'à lui, abaisssa la superbe *Sparte*, & rendit la liberté à toute la *Grèce*; mais entrant dans le détail de ses Actions & prenant les choses d'un peu plus haut, voions quelle fut la cause de cette Guerre sanglante, qui éclata entre les *Thébains* & les *Lacédémoniens* & à la quelle nôtre Héros eut tant de part.

La fameuse Paix d'*Antalcide* avoit amoli

& abatu le courage de tous les Grecs. Les Atheniens, ces Vainqueurs des Perses, & les Rivaux des Lacédémoniens, plongés depuis dans la mollesse & les plaisirs, courboient servilement la tête sous le joug de ces derniers, qui matrisoient toute la Grèce: Jamais donc Sparte n'avoit été élevée à un si haut point de grandeur & de gloire, & jamais aussi elle n'avoit été si odieuse à tout le Peloponèse; car punissant quiconque parloit de liberté, elle se faisoit craindre plutôt que de se faire aimer. Une telle prospérité, fondée sur l'injustice, ne fut pas de longue durée; un reste de liberté se trouve encore dans la Ville la moins illustre & la plus opprimée; Thèbes, l'objet de la fureur des Lacédémoniens arborre la première l'Etendart de la Liberté: Deux de ses plus célèbres Citoyens, formés par la Providence pour venger leur Patrie, paroissent sur le théâtre de la Grèce, pour ouvrir cette Scène tragique, comencée pour recouvrer la liberté, & soutenüe pour terrasser ceux qui la leur avoient ravie. Le premier Acte de cette Tragédie fut le massacre des Tirans, que les Lacédémoniens avoient mis dans la Ville; ce qui les irrita si fort, qu'ils armèrent vingt quatre mille Homes pour subjuguier ces défenseurs de la liberté. Thèbes, que tout le monde sembloit avoir abandonnée, met sur pied une Armée de six mille

HOMES que comande EPAMINONDAS. Les deux Armées se rencontrent a *Leuctres* (\*) : On livre le combat ; les Lacédémoniens sont mis en fuite, leur Général est tué, & la liberté de la *Grèce* est le fruit de cette Victoire. EPAMINONDAS, dont le Comandement venoit d'expirer, non pour sa gloire, mais pour celle de sa patrie, prolonge son Gouvernement, poursuit ses Conquêtes. Il ravage la *Laconie* & revient dans son País pour jouir des Lauriers, qu'il sembloit s'être acquis. Mais ses Citoyens ne regardant que son Généralat prolongé, & non ses Conquêtes étendues, l'acusent d'avoir violé les Lóix : Il répond à cette acufation d'une manière noble & majestueuse ; point de bassesse, point de pusillanimité dans son Discours : Toujours magnanime, il parle avec une force & une grandeur qui étonnent ses Juges, & les obligent en même tems de l'absoudre d'une comune voix.

EPAMINONDAS vient de se montrer Citoyen zélé & courageux, maintenant il va se montrer vrai & fidèle Ami. PELOPIDAS étant tombé entre les mains d'ALEXANDRE, Tiran de *Phères*, contre lequel les *Thébains* l'avoient envoie, EPAMINONDAS peu touché de l'injure que lui font ses Concitoyens de l'acuser d'avoir épargné les Lacédémoniens,

---

[\*] Petit Bourg de la *Beotie*.

s'engage dans cette Guerre come simple Soldat, état qui relevant l'éclat de sa vertu, oblige l'Armée à le choisir pour Général. Il marche donc contre le Tiran, le défait & le force de lui livrer son illustre Prisonier. La Grèce se divise alors en deux partis, les *Tégeens* & les *Thebains* se liguent contre les *Mantinéens* & les *Lacedémoniens*. *Mantinée* devient le Théâtre de la gloire de nôtre Héros, & la déroute entière d'AGESILAS & de son Armée, termine cette Journée, si glorieuse pour EPAMINONDAS, & que l'on pût regarder come un dernier éfort de la Liberté Thébaine. Leur Général est blessé & porté dans sa Tente, où il rend le dernier soupir, au milieu des pleurs & des gémissemens de toute son Armée. Sa Patrie, n'ayant plus d'EPAMINONDAS à opposer à ses Enemis, retombe dans sa première servitude.

Telle fut la Vie d'un des plus grands Homes de l'Antiquité, qui fut en même tems bon Citoïen, grand Capitaine, Philosophe éclairé, Ami fidèle & Soldat courageux. Il ne desira jamais les richesses, que dis - je, il les méprisa si fort, qu'il ne laissa pas de quoi fournir à sa sépulture. Que tu me parois illustre, EPAMINONDAS, soit que je te contemple du côté de ta valeur & de ton courage, ou du côté de ta probité & de ta vertu! Plus tu fais d'éforts pour

la cacher, plus elle brille aux yeux de tes  
Concitoïens ! Tu brises les entraves de la  
Grèce, tu consacres tes jours à la gloire  
de ta Patrie, tu les finis en combattant  
pour elle. Que d'exploits ! Que de gran-  
deur ! Que de Vertu ! Filles d'EPAMINON-  
DAS, *Leuctres*, *Mantinée*, vous futes les  
témoinns de son courage ; vous avez par-  
tagé sa gloire & vous serez illustres à ja-  
mais ! La Mémoire de ce grand Home sera  
célèbre dans tous les Siècles, & puissent  
mes Concitoïens se le proposer pour mo-  
dèle.

GENÈVE.





# HISTOIRE

*De M. le Marquis DE VEZINS, Neveu de  
M. DE LA NOUE, dit Bras-de-Fer.*

Quand on a tout perdu , lorsqu'on n'a plus d'espoir  
La vie est un oprobre , & la mort un devoir.

**I**L y a des Evénemens si surprenans & si extraordinaires, qu'ils ont plutôt l'air d'un Roman, que d'une Histoire véritable : Tel est l'événement dont je vai faire le récit, & que je tire des Mémoires de M. du MAURIER, qui en fut, en quelque sorte, le témoin, & dont le raport ne peut-être suspect.

M. de la NOUE \*, célèbre par sa prudence, son esprit & son courage, eut une Sœur mariée à M. de VEZINS, Home de qualité d'An-

\* FRANÇOIS DE LA NOUE, étoit d'une très bonne Maison de Bretagne; il nâquit l'an 1531. Il étoit non seulement un grand Capitaine, mais il étoit encore très habile dans les affaires, & se distingua également par sa prudence & par sa valeur. Il rendit de grands services à ceux de la Religion Réformée, & à HENRI IV, qui l'aimoit beaucoup. On l'appella *Bras de fer*, parce qu'étant blessé au bras, il fut contraint de le faire couper & de se servir d'un bras de fer.

jou, fort riche, qui eut d'elle un Fils & deux Filles, très aimables. Cette bone Mère les élevoit avec beaucoup de tendresse, mais pour leur malheur, elle mourut jeune, à bout de 4 ou 5 ans de Mariage. On soupçona une Demoiselle, qui étoit une de ses Filles de Chambre, d'avoir hâté sa mort, pour épouser M. de VEZINS qu'elle aimoit, & à qui elle eut le bonheur de plaire. Il ne tarda pas à se marier avec elle, & il en eut plusieurs Enfans. Pour leur assurer la riche succession de son Epoux, elle résolut de se défaire des Enfans qu'il avoit eû de sa première Femme, & ne trouva point de meilleur moïen, que de les vendre à un Marchand Anglois, à condition qu'on ne les revit jamais \*. Cet Home les fit passer d'abord aux Isles de *Jersey* & de *Garnesey*. Il maria l'ainée des Filles à l'un de ses Fils, lorsqu'elle fut en âge, & eut soin de l'éducation de la cadette, come si elle avoit été sa propre Fille. A l'égard du Garçon il ne fut pas si bien

---

\* Il paroitra surprenant au Lecteur, que M. le Marquis de VEZINS n'eut pas sù la Vente de ses Enfans, ou que l'aïant sùe, il l'eut permise, ou n'eut pas fait du moins des efforts pour les racheter; mais sa seconde Femme avoit pris un tel ascendant sur son esprit, que quelque éclairé qu'il fût, il ne voïoit que par ses yeux, & ne pouvoit avoir la vaix qu'à ce prix.

traité. Il lui cacha soigneusement sa naissance, & ne pouvant l'élever come un Gentilhomme, il le mena à *Londres*, où il lui fit apprendre le Métier de Cordonier.

Le jeune VEZINS, qui avoit l'ame noble, eut quelque peine à se plier à son état, mais il falut obéir à la nécessité. Il eut un bon Maître, & se rendit si habile dans sa profession, que toutes les Persones de condition de l'un & de l'autre sexe se servoient de lui. Le Marquis de S. HEREM étoit alors à *Londres*, envoié de HENRI, qui n'étoit encore que Roi de *Navarre*, pour y négocier des affaires secretes, mais importantes, auprès de la Reine ELIZABETH. Il voulut être chauffé de la main de VEZINS, & fut surpris de la beauté de son poët & de sa physionomie. Sa Fille, qui étoit alors auprès de son Père, n'en fut pas moins frappée, & fut étonnée de trouver tant de grace & de grandeur, dans une Personne d'une condition si basse. Elle conçût dès lors pour le jeune VEZINS une passion qu'elle voulut combattre inutilement, & qu'il ne lui fut pas possible de vaincre. M. de S. HEREM voulut qu'il fit aussi des souliers pour sa Fille; elle s'en défendit quelque tems, mais étant obligée de céder aux ordres de son Père, elle ne pût s'empêcher de rougir, lorsqu'il prit mesure; & le jeune Home sentit, en la voiant, une émotion

dont il ne fut pas le maître, & que le Marquis remarqua: *Pourquoi trembler*, lui dit-il, *ma Fille n'a rien de terrible* & *sa présence ne doit pas vous intimider*. VEZINS s'excusa sur le respect dont il étoit pénétré, en la regardant. Il sortit de la Chambre, le cœur plein d'un amour sans espérance. *Qui suis-je*, disoit-il en lui-même, *pour oser porter les yeux sur Mademoiselle de S. HEREM!* *Considere son état* & *le tien* & *etouffe une passion qui feroit le malheur de ta vie*. Il crût d'en être guéri, parce qu'il desiroit fort de l'être.

Il sentit qu'il s'exposoit à de nouveaux dangers, s'il portoit lui-même les souliers qu'on lui avoit comandés; mais il falloit les essaier, & personne ne pouvoit le faire que lui, du moins il le crut ainsi; son amour, plus ardent que jamais, ne voulut pas perdre cette occasion de voir ce qu'il aimoit. En le voyant il s'acrût encore du désir de plaire, & de l'espoir d'avoir plus. L'air touchant de Mademoiselle de S. HEREM, une mélancolie douce, que lui causoit un amour qu'elle étoit forcée de dissimuler, ajoutoit de nouveaux charmes à ceux qu'elle avoit reçûs de la Nature. Come ceci n'est qu'une simple Rélation, & non un Roman, je dois l'abrèger, & j'en vai le faire.

Come le jeune VEZINS étoit dans la chambre de M. de S. HEREM, M. de la NOUE;

qui étoit son Ami , & qui étoit venu à *Londres* , pour éviter en France la persécution, entra pour le remercier de lui avoir sauvé la vie, dans la funeste journée de la *S. Barthelemi*. Il étoit alors en *Bretagne*, où il avoit de grandes Terres, & dont M. de S. HEREM étoit Comandant pour le Roi. Il eût ordre de faire massacrer tous les Réformés de la Province ; & M. de la NOUE étoit un Protestant des plus fermes, des plus zélés & des plus acrédités. Il ne devoit donc pas échaper au coôteau des Meurtriers ; mais il trouva un azile assuré dans l'Hôtel même de M. de S. HEREM, qui sauva généreusement tous les pros crits, déclarant que le Roi l'avoit nommé pour être le Défenseur du Peuple, & non pour en être le Boureau. M. de la NOUE, après avoir fait son Compliment à M. de S. HEREM, jetta les yeux sur VEZINS, & après l'avoir considéré, il dit que ce Garçon avoit l'air, la taille, & l'allure de son Beau-Frère de VEZINS. Lui qui avoit été vendu à l'âge de 4 ou 5 ans, & auquel il étoit toujours resté quelque mémoire de son nom & de son País, répondit qu'il se nommoit VEZINS & qu'il étoit François d'origine. M. de la NOUE, qui étoit alors occupé de grandes affaires \*, ne poussa pas plus loin

---

\* M. de la NOUE se rendit célèbre sous les Règnes de CHARLES IX, de HENRI III & de HENRI IV.

sa curiosité, mais ces paroles firent une forte impression sur l'esprit de Mademoiselle de S. HEREM, qui étoit présente à cette Conversation. Elle ne doutoit point que VEZINS ne fut d'une Famille distinguée & que sa Naissance ne répondit à l'air de noblesse, qui frapotent ceux qui le voïoient.

S'il n'est du sang des Dieux, il est digne d'en être, disoit-elle en elle-même : Elle tâchoit de se justifier à elle même ses sentimens, en se disant tout ce que le Cœur inspire à ceux que l'amour possède ; la Nature, s'écrioit-elle, seroit bien imparfaite, si elle nous donoit des sentimens que la Vertu condanne, ou la Vertu seroit bien cruelle, si elle condamnoit des sentimens que la Nature inspire \*. Si

---

par ses grandes Actions. Il comanda quelque tems l'Armée des Etats contre les Espagnols ; mais aiant été fait Prisonnier de guerre, les Espagnols qui redoutoient son courage ; ne vouloient lui acorder sa liberté qu'à condition qu'il se laissât créver les yeux. Il eut horreur de cette proposition, & la refusa avec indignation.

\* Rien n'est plus singulier aux yeux d'un Philosophe, que la manière différente, dont les Passions nous font envisager les choses. Un ambitieux aime la Société à cause des honeurs & des dignités qu'elle peut lui procurer. Il ne la considère que de ses beaux côtés, sans en examiner les abus & les inconveniens. Un Home amoureux, que la différence des Condi-

VEZINS a de la Naissance, ajoutoit-elle, il est digne de moi, & s'il n'en a pas, ses qualités & son mérite l'en rendent digne.

C'est à l'Amour à rapprocher  
Ce que sépare la Fortune.

Elle luta quelque tems contre son penchant, mais il fut le plus fort : Elle le laissa apercevoir à VEZINS, qui fut au comble du bonheur ; mais elle ne pût se résoudre à l'avouer à son Père, dont elle redoutoit la sévérité & la colère. Pour s'en garantir, ils prirent le parti de se sauver secrètement à Genève, où ils savoient que M. de la NOUE s'étoit retiré, après être sorti de sa prison de Limbourg, où il avoit été retenu long-tems par les Espagnols. Ils implorèrent sa protection à genoux ; il fut attendri de leurs larmes, & après avoir questionné VEZINS avec attention, & avoir reconnu, outre la ressemblance générale, des marques particulières qu'avoient ceux de la Maison de VEZINS, il résolut de le faire reconnoître pour l'Héritier légitime de cette illustre Famille, à la succession de laquelle il étoit

---

tions éloigne de sa Maitresse, voudroit nous ramener à l'état de la Nature, où tout étoit permis, sans examiner le desordre & les misères d'un semblable état,

lui même apellé. Il fit, contre son intérêt, toutes les poursuites nécessaires en *Anjou*, au Conseil, & au Parlement, pour son rétablissement; l'Afaire fut terminée à sa satisfaction, par un Arrêt célèbre, malgré les oppositions de Mad. la Veuve de VEZINS, qui fut condamnée come une Maratre, & abhorrée de tout le Monde. On ne pouvoit se rapeller, sans horreur, l'action barbare qu'elle avoit comise, en vendant inhumainement les Enfants de son Mari, pqr assurer sa succession aux siens, qui étoient tous morts, par un effet de la Vengeance divine.

M. le Marquis de S. HEREM n'aprit qu'avec une vive douleur la fuite de sa Fille, & sa retraite à *Genève*. Il résolut de la poursuivre jusques dans son azile, & y étant arrivé, il aprit avec le dernier étonement, qu'elle logeoit dans la Maison de M. de la NOUE, avec le jeune VEZINS, qu'il méprisoit come un simple garçon Cordonier. Il ne comprenoit pas coment une Fille de son état & si bien élevée, avoit pû s'abaisser jusqu'à aimer & alier son sort avec celui d'un Aventurier de la plus basse condition. Il fut, plein de couroux, chez M. de la NOUE, & lui reprocha, en entrant, qu'il étoit l'honneur & couvroit d'infamie un Homme, qui lui avoit sauvé la vie, & qui avoit  
même

même exposé la sienne pour la lui conserver \*. Mr. de la NOUE l'écouta sans émotion, & lui laissa exhaler sa colère. Il lui aprit ensuite que le jeune VEZINS étoit son Neveu, & qu'il étoit rentré dans tous les droits, que la Nature & les Loix lui donoient, & dont l'injustice cruelle d'une Marâtre avoit voulu le dépouiller. Il apella Mademoiselle de S. HEREM & le jeune VEZINS, qui se jettèrent aux pieds du Marquis, les arrosèrent de larmes, & lui demandèrent pardon de leur faute, avec un repentir si sincère & si touchant; qu'il se laissa fléchir, & leur rendit son affection. Ils lui demandèrent la permission de se marier, & après ce qui s'étoit passé, & ce qu'il savoit de la naissance de VEZINS, il ne pût la leur refuser, & ils s'épousèrent après que Mademoiselle de S. HEREM eut fait abjuration de la Religion Catholique, dont elle avoit reconu les erreurs pendant son séjour à Genève. Peut-être aussi que sa tendresse

---

\* C'est qu'en effet le Roi CHARLES IX, qui lui avoit comandé de n'épargner aucun Protestant le jour de la *S. Barthelèmi*, fut très irrité, lorsqu'il aprit qu'il avoit contrevenu à ses ordres, en sauvant les Réformés, & en particulier un des Chef. Il le menaça de lui faire faire son procès. Il avoit tout à craindre de la violence de ce Prince, qui heureusement mourut bientôt après.

pour son Epoux contribua à son changement de Religion : Elle dit ,

Rome , si tu te plains que c'est là te trahir  
Fais toi des Enemis que je puisse haïr.

Après son Mariage, VEZINS se souvint qu'il avoit laissé ses Sœurs dans l'Isle de *Jersey* : Il voulut savoir par lui-même quelle étoit leur destinée , & leur apprendre la sienne. Il entreprit ce voïage avec son Epouse , qui ne voulut point se séparer de lui. Ils arrivèrent heureusement à *Jersey* ; ils trouvèrent encore en vie le Marchand *Anglois* , qui les avoit achetés , & qui confirma à VEZINS la vérité de son Histoire. Il les remercia de ses soins , & demanda avec impatience des nouvelles de ses Sœurs. Il apprit que l'aînée étoit mariée à un de ses Fils , qui étoit un riche Négociant ; la cadette avoit épousé M. de *Grouneweld* , Home fort sage & fort éclairé , Fils aîné de l'illustre & infortuné *Barnemeld* , que le Prince MAURICE de NASSAU sacrifia à son ambition , parce que ce grand Magistrat s'étoit opposé au projet que le Prince avoit formé de se rendre Souverain de la République de Hollande. Il ne pût lui pardonner son zèle pour la Liberté & pour sa Patrie. On lui imputa à crime d'avoir protégé & favorisé les *Arméniens* , qui étoient en grand nombre , & qui vouloient , disoient-ils , ramener la

Réligion Chrétienne à sa première institution, & à sa conformité avec la Raison: Ce vénérable Vieillard, qui avoit si bien servi l'Etat dans des tems orageux, fut condamné, à l'âge de 80 ans, à être décapité \*, parce qu'il étoit tolérant, & qu'il avoit voulu mourir libre, come il avoit vécu ? Quand il fut sur l'Echafaut, levant les yeux au Ciel, & les mains jointes, il s'écria; *Qu'est-ce que de l'Home?* Et en les baissant sur l'Assemblée, qui étoit nombreuse & qui fondeoit en pleurs, il dit, *qu'il-mouroit bon Compatriote & pour avoir maintenu la Liberté du País\*\*.* Le Prince MAURICE, d'ailleurs un grand Home, ne fit que cette seule injustice, dont il se repentit, & qu'il n'eut pas faite s'il eut suivi les Conseils de son Epouse, digne Fille de l'Amiral de COLIGNI, qui se jetta à ses pieds pour

---

\* Le fameux BARNEWELD, grand Pensionnaire de Hollande, seconda de son credit & de ses lumières le Prince GUILLAUME d'Orange, qui fut le Libérateur de la Hollande, opprimée par les Espagnols; mais craignant l'ambition du Prince MAURICE, son Fils, qui aspiroit à se rendre Souverain de sa Patrie, il s'oposa fortement à ses projets.

\*\* Cette Exécution se fit l'an 1619, malgré les intercessions pressantes de M. du MAURIER le Père, qui étoit alors Ambassadeur de France, auprès des Etats Généraux, & qui écrivit la relation de la mort de BARNEWELD, grand Pensionnaire de Hollande.

lui demander la grace de BARNEWELD, qu'elle regardoit come une des principales Colones de l'Etat & qui l'étoit en éfet.

BARNEWELD laissa deux Fils; l'aîné, qui s'étant retiré après la mort tragique de son Père dans l'Isle de *Jersay*, y épousa Mademoiselle de VEZINS, qu'il aimoit tendrement & dont il étoit aimé de même; & le second nommé STAUREMBOURG, qui étoit un Esprit vio'ent & vindicatif. Il résolut de venger sur le Prince MAURICE la mort de son Père; il comuniqua son projet à son Frère aîné, qui le condanna, & lui en fit voir les difficultés & les inconveniens, lui disant, *qu'il faloit laisser la vengeance à Dieu*; mais ces sages remontrances n'arrêtèrent point cet Esprit impétueux, qui vouloit, disoit-il, délivrer son País de la tyrannie du Prince MAURICE. Celui ci, averti du complot qu'on tramoit contre lui, fit arrêter les Conjurés. STAUREMBOURG, informé que la conspiration étoit découverte, se sauva en *Brabant*. GROUNVELD fut pris. Son Procès fut fait d'abord, & il fut condamné à perdre la tête, pour avoir sù la conjuration & ne l'avoir pas révélée\*. Il n'y eut Personne qui ne déplorat

---

\* GIGAS, fameux Jurisconsulte *Milanois*, très éclairé & très équitable parle ainsi à ce sujet. Nous traduirons fidèlement en François ce qu'il a écrit en

son malheur. Ses Juges eux mêmes ne le condamnèrent que les larmes aux yeux, & intercédèrent pour lui, auprès du Prince MAURICE, dont il étoit le Filleul; mais le Prince, qui redoutoit la même destinée que celle de GUILLAUME I. son Frère, qui avoit été assassiné, refusa de lui faire grace, & voulut faire un grand exemple pour intimider ses Enemis & le Peuple.

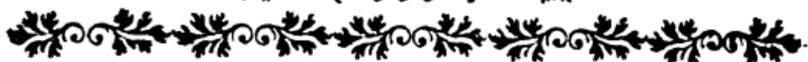
Madame de GROUNEWELD aprit cette triste nouvelle à l'arrivée de son Frère de VEZINS dans l'Isle de *Jersey*. Elle resta quelque tems immobile & come abimée dans l'excès de son affliction: Elle prit la résolution d'aller à la *Haye* intercéder pour son Epoux, & implorer la clémence du Prince: Il ne pût la voir à ses pieds fondant en larmes, sans en être atendri, mais l'arrêt étoit prononcé, & il refusa de le révoquer. On ne peut exprimer le désespoir de Madame de GROUNEWELD. Ses larmes & ses sanglots la rendirent plus belle, & plus touchante; le Prince ne put la voir sans l'aimer, & ne pouvant résister à sa passion, il lui promit

---

Latin : „ Ceux qui ont conoissance d'une Conjura-  
 „ tion contre le Souverain & ne la sauroient prouver  
 „ ne sont pas tenus de la réveler, & ceux qui con-  
 „ dannent ces Gens là ne sont pas des Juges, mais  
 „ des Bourreaux.

la grace de son Mari, si elle vouloit contredire à ses desirs, lui promettant un secret éternel, & de la combler de bien, elle & sa Famille. *Je serois, lui dit-elle, indigne de vos faveurs, si j'avois la bassesse de les recevoir, au prix de mon honneur & de mon devoir. La Vertu m'est plus chère que toutes choses. Je vois bien que mon Epoux sera vôtre victime, ainsi que son malheureux Père, & que son sang va cimenter vôtre pouvoir tyrannique; mais nous descendrons dans le tombeau lui & moi avec toute nôtre innocence. On ne l'a jamais vu les armes à la main déchirer les entrailles de sa Patrie par le fer & le feu, & vous-disputer vôtre autorité, malgré l'usage injuste que vous en avés fait; son seul crime est de n'avoir pas trahi son Frère.* A ces mots, elle expira, aux yeux du Prince, étouffée par sa douleur.





## AUX EDITEURS,

*En leur envoieant l'Ode suivante.*

**J**E vous envoie, MESSIEURS, une Ode que je fis au Printems dernier : Le Spectacle de la Nature, que la situation de nôtre Ville rend extrêmement touchant, me l'inspira. Si c'étoit assés de sentir pour écrire en Vers, ce talent seroit plus comun ; mais dès qu'il faut peindre, c'est à dire, imaginer, nuancer & coloter, cet art n'appartient qu'aux Maîtres. On ne se rapelle pas assés cette Sentence d'HORACE ; *le Poète, dit-il, qui ne s'élève pas au plus haut degré, tombe au plus bas* : De là tant de Vers médiocres, c'est à dire mauvais, dont les oreilles délicates sont fatiguées de nos jours. Je ne puis me flater que ceux-ci soient exceptés ; aussi n'ai-je pour motif à les mettre au jour, que le dessein d'obliger quelques personnes, qui me les ont demandés ; & je ne sens que trop qu'en les obligeant je fais céder l'amour propre à l'amitié.

B E L L É - V U E.

O D E.

**H**abitans fortunés de cette Ville antique,  
 Je vous offre en ce jour l'hommage de mes chants :  
 Que ne puis-je, élevant une voix magnifique,  
 Affortir mes accens !

Près de vos Murs chéris, dont l'enceinte fameuse ;  
 Renfermoit autrefois les *Gaulois* indomptés,  
 Que j'aime à parcourir la perspective heureuse  
 De ces lieux enchantés!

Des Chefs-d'œuvre de l'art le pompeux étalage  
 Brillerait vainement d'un éclat tout nouveau :  
 De ces objets divers le bizarre assemblage  
 N'en paroît que plus beau.

O Vous, dont les Destins cruels ou favorables,  
 Embélistent les jours, ou causent les malheurs ;  
 Venés dans ces beaux lieux couler ces jours aimables,  
 Ou calmer vos douleurs.

Venés, & qu'attendris par une joie pure,  
 Les plus touchans acords forment de doux concerts ;  
 Nous te célébrons tous, ô Divine Nature !  
 Sois l'objet de mes Vers.

Ici, paroît *PHOEBUS*, dont la course brillante  
 De sa belle *Délos* semble chasser la nuit :  
 Là, de son Char pompeux la cohorte éclatante  
 Disparoît & s'enfuit.

Comé un cristal poli, je vois l'humide plaine  
 Réfléchir à mes yeux de fidèles tableaux ;  
 L'Amant de *FLORE* arrive, & fitôt son haleine  
 Fait vaciller les eaux.

Dès qu'EOLE a foumis l'impétueux BORE'S  
 Des Batimens épars pressent le Lac Lemant :  
 Mais bientôt échapé , l'air sifle , & l'onde enflée  
 Les porte en bouillonnant.

Au delà du fluide , en promenant ma vüe ,  
 J'aperçois au lointain des Monts audacieux ,  
 Dont le sommet blanchi semble percer la nue,  
 Et menacer les Cieux.

Au pié de ces Valons , les belles *Oréades*  
 De POMONE & de FLORE attendent le retour ;  
 Et déjà de CERES , FAUNUS & les DRYADES  
 Préparent le séjour.

Quel Edifice (\*) vois je en cette plaine immense ?  
 FELIX , en le fuïant tu cherchas le bonheur !  
 Apprens à tous les Rois , qu'où le faste commence  
 Là finit la grandeur !

Côtiaux , tapis d'émail ; Bois fleuri , frais ombrage ;  
 Lieu charmant , préférable au plus riche Palais !  
 Du Dieu qui vous produit , quel sublime langage  
 Peut chanter les bienfaits ?

Je toucherois en vain la Lire des PINDARES ;  
 J'enferois vainement de PAN le chalumeau ;  
 Pour exalter son Nom les Muses sont avars,  
 Et l'Home est au berceau.

---

(\*) Le Couvent de *Ripaille*.

Mais, quoi! L'Astre du jour en se perdant sous l'onde  
 Déjà cache à mes yeux ces ravissans objets!  
 Que dis-je? La Nature en ressources féconde  
 N'en change que les traits.

L'inconstante PHOEBE, sur la Voute éclatante  
 Au milieu des Flambeaux s'avance dans son cours,  
 Telle qu'avec sa pompe une Reine brillante  
 Marche en ses plus beaux jours.

Des raïons afoiblis la lumière tranquile  
 A ces Côtàux divers prête un jour languissant;  
 Ces ombrages, ce jour, tout donc à cet azile  
 Un air atendriffant.

Quel silence profond règne en cette retraite!  
 CITHRON n'entend plus raisonner ses échos;  
 Du Temple d'ELEUSIS on a fini la Fête:  
 Tout se tait à *Paphos*.

Mais non: ZEPHIRE encor ranime d'un coup d'aîle  
 Ces feuillages en l'air, ce ruisseau dans son cours;  
 Et de *Cythère* même on entend PHILOMELE  
 Entoner ses amours.

Lieu qui m'avés charmé, faut-il que je vous quite!  
 L'on dit que les beaux jours ne semblent qu'un  
 instant:

Celui que vous m'ofrés, d'une rapide fuite,  
 M'échape en l'embrassant.



## LE PORTRAIT DU SAGE.

**S**I dans le Monde il est un Sage ,  
 Qui sache moderer ses vœux ;  
 Seul il mérite l'avantage  
 De porter le titre d'heureux :

Il vit content de sa fortune ;  
 Quelque part que le Ciel l'ait mit ,  
 Jamais sa plainte n'importune  
 Ni les Princes, ni ses Amis.

Il ignore le vil comerce  
 Que les Homes font de leur Cœur ,  
 Et ne fait point coment s'exerce  
 L'infame métier de Flateur.

Tous ses desseins sont légitimes ;  
 Et conformes à la Raison ;  
 Il est toujours juste, & des crimes  
 Il ignore même le nom.

Dégagé de toute contrainte ,  
 Le repos fait tout son plaisir ,  
 Et content, il voit tout sans crainte ,  
 Parce qu'il voit tout sans desir.

Il jouit d'une paix profonde ,  
 Que nul revers ne peut troubler ,  
 Et la chute même du monde  
 Ne pourroit le faire trembler.



## AVIS LITÉRAIRES.

**GOTTLIEB EMANUEL HALLER** *erster Versuch einer critischen Verzeichnifs aller Schriften, welche die Schweiz ansehen.*

C'est - à - dire,

*Prémier Essai d'un Catalogue raisonné de tous les Ouvrages qui concernent la Suisse, par Mr. HALLER Fils, à Berne chès Abraham WAGNER 8vo. 1759. 256 pages.*

Ce Livre mérite l'attention du Public ; Un choix sage & des Jugemens solides, sur les Auteurs imprimés & Manuscrits, qui ont écrit sur la Suisse, doivent intéresser tous nos Compatriotes. Les Etrangers, qui sont si peu instruits de ce qui regarde nôtre Nation, seront charmés d'apprendre, d'une façon si agréable, à conoitre les Sources, d'où ils peuvent tirer avec sûreté les principaux points de nôtre Histoire. On a cette obligation à M. HALLER, Fils de l'Illustre M. HALLER, ci-devant Professeur à *Göttin-gue*, actuellement Seigneur Directeur à *Roche*, connu si avantageusement dans la République des Lettres.

**L**É Sr. JEAN CHARLES DE BOFFE Libraire à *Fribourg* en *Suisse*, a reçu les 6. premiers Volumes du *Journal de Commerce*, qui s'imprime à *Bruxelles*. On les trouvera à *Berne* chez le Sieur OLIVIER Cadet, & chez ledit BOFFE à *Fribourg*. Ceux qui souhaiteront souscrire paieront, en recevant les 6 premiers Vol. L. 16. Ceux qui ne voudront pas faire d'avance paieront à la fin de l'année L. 20 Argent de *Suisse*, rendu franco à *Fribourg*. Ce Journal aura 12 Volume par année. On y annonce toutes les Manufactures renommées, &c. avec les prix dans les Magazins des Manufacturiers; les prix des grains dans les différens Etats de l'Europe; les Vins & Eaux de vie des différens crus; leurs différentes qualités & leurs prix; les prix des Dentrées de l'Amérique dans les Ports de France; les prix des Huiles, des Fruits secs, des principaux articles d'Épicerie; les prix des Dentrées & Marchandises du *Levant*; les prix des Poissons après le retour des Pêches du Harang, de la Morüe & de la Baleine; l'arrivée des Vaisseaux des Indes Occidentales & le manifeste de leurs Cargaisons, avec leurs prix courants à *Cadix*; l'arrivée des Vaisseaux des Indes, ainsi que leurs Ventes, surtout celles de *France*, d'*Angleterre* & de *Hollande*; enfin on indiquera dans toutes les Places, les Manufacturiers & des Maisons de Commerce auxquelles on pourra s'adresser avec une entière confiance, pour tirer de la première main les Dentrées & les Marchandises des meilleures qualités & au prix le plus avantageux. On indiquera aussi les voies les plus sûres & les moins dispendieuses, pour la traite; la note des Droits de forties, de transit, de fraix de Magasinage, de Commission, de Voiture; le cours ordinaire du Change de chaque Place.

■ De 40 Exempl. que ledit BOFFE avoit reçu de cet Ouvrage, 25 ont d'abord été enlevés, enforte qu'il ne lui en reste plus que 15, ce qui fait voir l'utilité de ce Journal.

Le même Libraire a reçu à *Fribourg* les six premiers Volumes de la nouvelle Edition qui se fait à *Paris* du grand Dictionnaire de MORERI, qui sera en 10 Vol. in-folio. Les Suplemens s'y trouvent refondus dans le corps de l'Ouvrage.

ON vient d'achever ; dans l'Imprimerie des Editeurs du *Journal Helvétique*, la première partie de la *Topographie de la Suisse*, traduite en François & imprimée sur très beau Papier, grand in Folio, au moien dequoi toutes les Planches qui formeront ce bel Ouvrage pourront être jointes au Texte, sans être pliées, ce qui sera d'une grande comodité. Le prix de cette première Partie, qui contient 16 Planches, très bien gravées par M. HERLIBERGUER, est de L. 1: 10. de *Suisse*, sans les ports ; mais ceux qui voudront souscrire pour le premier Tome, qui renfermera 15 Parties & 157 Planches, avec des Descriptions assés détaillées de chacun des lieux que ces Planches représentent, pourront avoir ce premier Tome, pendant le reste de cette Année, à un Louis neuf, païable en prenant la première Partie. Ceux qui souscriront pour 11 Exempl. auront le 12me gratis. On pourra souscrire à *Zurich*, chez M. HOFFMEISTER ; à *Berne*, chez Mrs. Roder & GAUDARD ; à *Lucerne*, chez M. MRYER de *Schauensee* ; à *Coire*, chez M. de SALIS ; à *Bâle*, chez M. KÖLNER ; à *Fribourg*, chez M. le Chancelier de MONTENACH & chez M. le Capitaine FONTAINE ; à *Neuchâtel*, chez M. le Docteur NEUHAUS & chez les Editeurs du *Journal Helvétique*, & à *Morat*, chez M. le Pasteur Roder & chez M. MOTTET,



Dont se sert le Taneur ; un . . . mais je dois finir,  
Pour te laisser , Lecteur , me chercher à loisir.

Le Mot du Logogriphe du Mois dernier est DEMOCRITE. On y trouve Crête, Or, Corme, Rot, Roi, Mort, Comète, Code, Tri, Cri, Orme, Rime, Crotte, Rome, Riom, Crime.



## T A B L E.

<i>D</i> iscours sur l'Education des Spartiates.	233
— sur l'Education des Athéniens.	242
Aux Editeurs en leur envoiant une Description du Mont Pilate.	250
Promenade au Mont Pilate.	252
Aux Editeurs sur les Vies des Poètes Anglois.	287
Abrégé de la Vie de M. Waller, célèbre Poète Anglois.	285
Nouvelles Académiques.	293
Remèdes pour guérir les morsures des Serpens & des Chiens enragés.	311
Vie d'Epaminondas.	314
Histoire de M. le Marquis de Vezins.	319
Aux Editeurs en leur envoiant une Ode.	333
Belle-vie, Ode.	333
Le Portrait du Sage.	337
Avis Literaires.	338
Logogriphe.	341